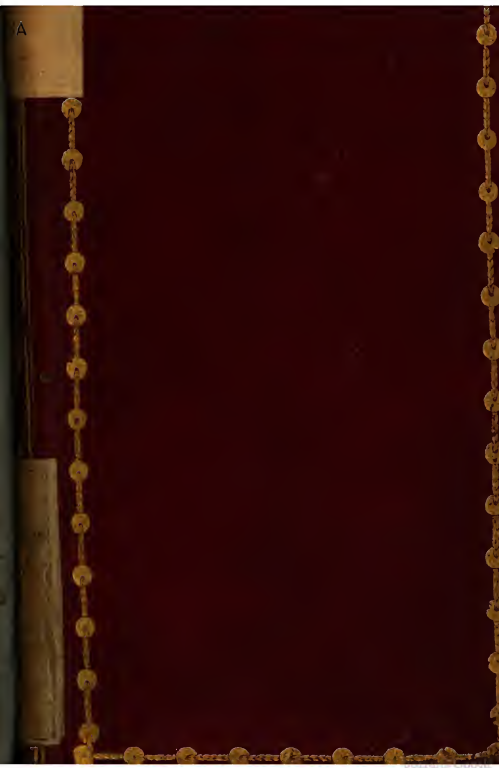






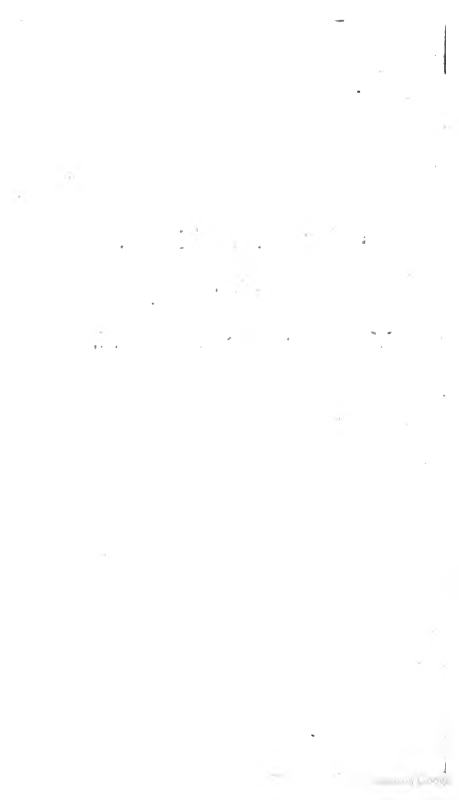


16. 1. 11.

10h6g

Palat-LVI-15-

COLLECTION
DES
MORALISTES ANCIENS.



590794

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.

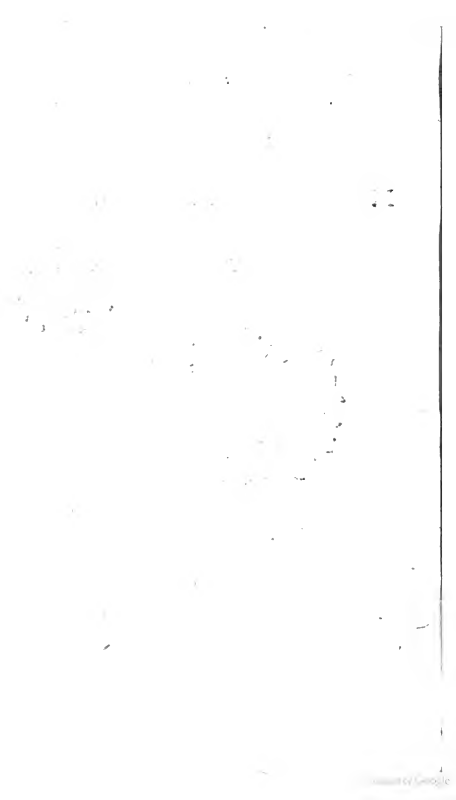


A PARIS,

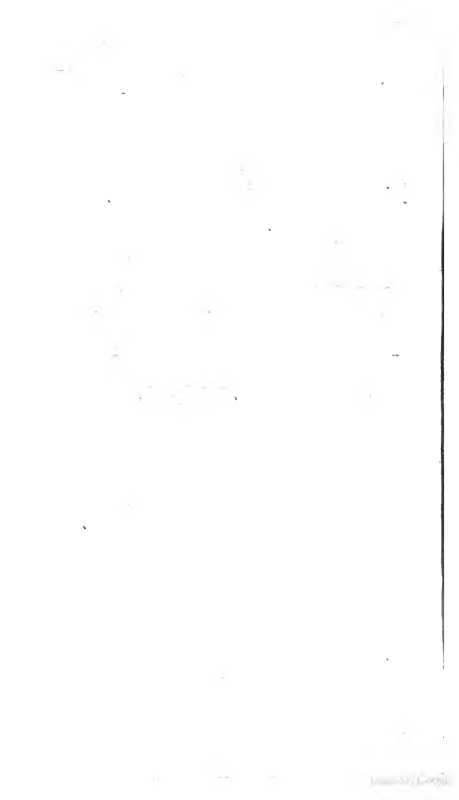
Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé,
en surv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.



PENSÉES MORALES
DE DIVERS
AUTEURS CHINOIS,
RECUEILLIES
ET TRADUITES DU LATIN ET DU RUSSE
PAR M. LEVESQUE.



A U L E C T E U R.

C'EST de nos jours seulement qu'on a pensé à faire de la morale une science fondée sur un petit nombre de principes incontestables dont les conséquences, enchaînées les unes aux autres, fussent également démontrées.

Locke est, je crois, le premier qui ait indiqué ce plan aux amis de l'humanité. Et quel homme eût été plus capable que lui de le suivre ? mais il en fut malheureusement détourné par ses autres méditations.

Pour trouver les vrais principes de nos devoirs, & même de la poli-

8 A U L E C T E U R.

tique, il faut les chercher dans les rapports qui lient le souverain au sujet, les citoyens à leurs concitoyens, les nations aux nations, l'homme à l'homme.

Mais si l'on peut refuser aux anciens l'éloge d'avoir fait, de la morale, une science proprement dite, on doit au moins admirer & méditer les belles maximes qu'ils nous ont transmises.

C'est en recueillant avec soin ces maximes détachées, qu'on pourra parvenir à fonder le vrai système de la morale; comme c'est en rassemblant une longue série d'observations & d'expériences, qu'on

trouvera peut-être, après une suite de siècles, le véritable système de la nature.

Ainsi l'objet de notre travail doit être de chercher dans les débris de l'antiquité les matériaux dont pourra se former un jour un corps complet de morale.

Ce n'étoit pas assez, pour suivre ce dessein, d'avoir recueilli dans les livres des Chinois les principales maximes de Confucius : les autres philosophes qui font leur gloire d'être comptés parmi ses disciples nous offroient encore après lui des richesses. Nous avons relu avec attention tous ceux de leurs ouvrages

qui ont été traduits en latin , ou que le P. Duhalde nous a fait connoître.

Nous avons encore puisé dans une autre source. M. Léontief, secrétaire du college des affaires étrangères de Russie, a vécu parmi les Manjours, dont les souverains regnent aujourd'hui à la Chine. Il a étudié leur langue, & en a traduit des ouvrages de morale composés par des empereurs, des ministres, des mandarins. Nous avons extrait de ce recueil ce qui devoit entrer dans notre plan.

Nous indiquerons par des notes les différents ouvrages que nous

avons fait contribuer à former notre recueil.

La méthode que nous avons suivie dans notre traduction est la même que nous nous étions formée pour les pensées de Confucius : mais nous avons traduit littéralement les morceaux que nous a fournis M. Léontief, parceque lui-même les a traduits du manjour, qui, par la forme & la construction, se rapproche bien plus que le chinois des langues de l'Europe, & dans lequel on dit que les livres chinois sont fidèlement rendus (1).

(1) Il seroit à souhaiter, dit le P. Amior, que quelques savants de l'Europe étudiaf-

On trouvera peut-être que nous avons recueilli un trop grand nombre de maximes qui ne s'adressent qu'aux chefs des nations & à leurs ministres : mais qu'on les médite , & l'on reconnoîtra qu'elles peuvent s'appliquer à l'homme privé. Le

sont la langue des Mantchoux ; (c'est ainsi que nous appellons les Manjours.) Il n'est aucun bon livre chinois qui n'ait été traduit en cette langue par de savantes académies, & sous les auspices des souverains. Ces versions ont été encore revues par d'autres académies, dont les membres savoient parfaitement les deux langues. On sent combien de semblables traductions doivent être supérieures à celles qu'entreprennent

monarque doit choisir ses ministres ; & le particulier , ses amis , ses associés , ses agents , ses conseils : le prince est chargé du gouvernement d'un peuple ; & le particulier , de celui d'une famille.

Plusieurs pensées que nous avons

des Européens d'après le chinois, qu'ils ne savent jamais qu'imparfaitement.

La langue des Mantchoux est dans la forme de nos langues : elle est claire, elle a sa méthode & ses regles ; on en a fait des dictionnaires complets ; & , avec de l'application , on pourroit , en moins de six ans , faire assez de progrès dans cette langue pour avoir l'intelligence de tous les livres.

conservées sembleront communes & triviales. Nous aurions eu peut-être la foiblesse de les effacer, si elles nous appartenoient : nous aurions eu tort. Il s'agit bien d'examiner, en morale, si des pensées sont fines, faillantes, ingénieuses ! Sont-elles vraies, sont-elles utiles ? il suffit. Elles sont nouvelles pour toi, Lecteur, si tu ne les as pas encore suivies.





PENSÉES MORALES
DE DIVERS
AUTEURS CHINOIS.

I. *

TR A I T E Z les étrangers avec
humanité, instruisez vos voisins,
secondez les talents, donnez votre
confiance aux gens de bien, & rom-
pez tout commerce avec les hom-
mes corrompus.

(*) Du Chou-King, ouvrage histori-
que, compris dans les livres classiques du
premier ordre.

II.

QU'UNE bonne action, même douteuse, ne reste jamais sans récompense.

III.

LOIN de mépriser le peuple, ayez pour lui de l'amour. Il est le fondement de l'état. Si ce fondement est solide, l'état ne sera point ébranlé.

IV.

QUAND le feu s'élance du sommet d'un volcan, il calcine indifféremment le vil caillou & la pierre précieuse. Un ministre sans vertu est encore plus destructeur que les feux des volcans.

V.

PROTÉGER les talents, animer la vertu, & récompenser la droiture

D'AUTEURS CHINOIS. 17
& la fidélité ; maintenir la paix des hommes honnêtes , relever le courage des foibles , calmer les dissensions & punir les crimes : voilà ce qui rend un état florissant.

VI.

QUI sait se choisir un maître est digne de régner. On est capable de tout quand on sait prendre des conseils : mais on est bien peu de chose , quand on croit se suffire à soi-même.

VII.

PENSEZ avant que d'agir ; & ne commencez rien sans avoir bien consulté les circonstances.

VIII.

ON étouffe les vertus qu'on a , quand on croit en avoir assez ; & l'on perd le fruit de ses bonnes ac-

tions, quand on les vante soi-même.

IX.

ON s'éclaire, en instruisant les autres. Celui qui s'applique à donner aux autres des préceptes fait lui-même des progrès dont il ne s'apperçoit pas d'abord.

X.

LE Ciel établit les rois pour gouverner les peuples & pour les instruire. Ils sont ici bas les ministres de la divinité. Elle les a placés sur la terre pour la gouverner avec douceur, pour effrayer le crime & protéger l'innocence.

XI.

LE mépris décourage les hommes & abat leur vertu.

XII.

LA première pensée d'un sage

monarque n'est pas de s'abandonner aux plaisirs. Il s'instruit d'abord des travaux que supportent les laboureurs ; il se fait rendre compte des peines qu'ils se donnent pour semer & pour recueillir ; & quand il apprend enfin que de riches moissons ont couronné leurs espérances, c'est alors qu'il se livre au sentiment de la douce joie.

XIII.

ON a murmuré contre vous, on a mal parlé de vous : que vous servira de vous irriter ? Unissez-vous plutôt à vos censeurs ; reprochez-vous à vous-même les fautes qu'on vous impute, & faites des efforts pour devenir plus vertueux.

XIV.

O LÉGISLATEURS ! vous que

la prudence & la sagesse doivent distinguer du reste des hommes ; prenez garde aux peines que vous décernerez contre le crime. Vos loix, une fois promulguées, doivent être suivies. Il seroit dangereux de les laisser sans effet ; il seroit atroce de les exécuter si elles sont inhumaines.

XV.

ON est curieux de voir un sage : on le voit ; & on ne profite pas de ses leçons.

XVI.

N'AYEZ ni aversion ni mépris pour les esprits bornés : n'exigez pas qu'un homme soit parfait en tout.

XVII.

CELUI qui gouverne doit s'atta-

cher à ce qui durera long-temps après lui ; & celui qui parle , à ne dire que ce qui est nécessaire , & à le dire en peu de mots.

XVIII.

VOUS qui présidez au gouvernement, qui êtes préposés à l'exécution des loix, n'êtes-vous pas à la place du Ciel, pour servir de pasteurs aux peuples ? Faites prudemment un choix de personnes qui méritent votre confiance : ne punissez pas légèrement, & réfléchissez long-temps avant de prononcer : mais sur-tout ne cherchez pas des hommes éloquents pour juger les coupables, mais des hommes justes, doux & sincères.

XIX.

IL n'est pas difficile de reprendre

22 PENSÉES MORALES

dans les autres ce qu'ils ont de vicieux : la difficulté est de recevoir les avis & les réprimandes des autres, sans les laisser couler comme l'eau.

XX. *

UNE fois accoutumé à l'obéissance filiale, il est bien rare qu'on désobéisse au magistrat : & quand on respecte le magistrat, on ne trouble jamais l'état par des factions.

XXI.

AIMES-TU les sages & les hommes honnêtes ? respectes-tu tes

(*) Du Loun-You, ou Livre des sentences, compris dans les livres classiques du second ordre. C'est dans cette source que nous avons puisé le plus grand nombre des pensées de Confucius.

parents ? es-tu prêt à donner ton sang pour ton prince & pour ta patrie ? ce n'est pas tout encore. Connois-tu les devoirs de l'amitié ? crains-tu de ne les pas observer ? es-tu vrai dans tes discours , de bonne foi dans tes actions ? va , tu peux n'avoir fait d'ailleurs aucune étude , je te trouve un très savant homme.

X X I I. *

LE peuple , dans un temps de disette, éprouve toutes les horreurs

(*) De Meng-Tsou , auteur d'un livre classique qui porte son nom. Il est mort âgé de quatre-vingt-quatre ans, trois cents quarante-huit ans avant notre ere. Il est regardé comme le second philosophe de la Chine. Sa postérité subsiste encore , & jouit de grands privileges à la cour.

du besoin, & ne peut trouver aucun secours dans les palais des princes & des grands : mais j'y vois des chiens & des chevaux gras & bien nourris. Il semble qu'on les entretienne pour dévorer les hommes.

X X I I I.

PRINCE, vous voulez choisir de bons ministres ? Si vous entendez dire à vos courtisans, Cet homme a des talents & de la sagesse ; ne vous hâtez pas de le croire. Si vos conseillers disent la même chose ; doutez encore. Mais si les mêmes éloges sont répétés par le peuple, alors examinez cet homme & le mettez à l'épreuve. De même vous entendez dire à vos courtisans, Cet homme est incapable ; défiez-vous de leur rapport. Vous l'enten-

dez dire à vos conseillers ; ne lui ôtez pas encore votre confiance. Enfin le peuple pense de même : voilà le moment d'examiner si l'accusation ne seroit pas fondée.

XXIV.

DE la chaleur du sang naît un courage machinal & désordonné. La véritable valeur est dirigée par la raison.

XXV.

Si vous doutez de la justice d'une action, il faut vous en abstenir.

XXVI.

UN laboureur trouvoit que sa semence s'élevoit trop lentement de terre, & la couvroit à peine d'une verdure naissante. Impatient, il veut corriger par son travail la paresse de la nature : il se fatigue tout ua

26 PENSÉES MORALES :

jour à tirer chaque tige l'une après l'autre, & s'applaudit le soir d'avoir donné à son champ une plus belle apparence. Mais il avoit rompu les racines. Il revient le lendemain, ne voit plus qu'une herbe rampante & deséchée, & perd l'espérance de la moisson. Vouloir jouir trop tôt, c'est ressembler à ce stupide laboureur. Si vous voulez parvenir au bien, travaillez constamment, & ne vous fixez pas un terme.

XXXVII.

ON aime la gloire, on craint la honte, & cependant on ne résiste pas au vice. C'est se loger au milieu d'un marais quand on craint l'humidité.

XXXVIII.

COMME les personnes privées

n'ont que leurs propres intérêts à ménager, en elles la douleur est foiblesse. Mais l'empreinte de la tristesse sied bien sur le front d'un homme d'état, qui, chargé des intérêts publics, ne peut ni soulager les souffrances du peuple, ni corriger les vices du monarque.

... X X I X .

LES anciens sages, les personnages illustres dont les grandes qualités étonnerent autrefois l'univers, n'étoient cependant que des hommes. Ne suis-je pas un homme moi-même ? Ne puis-je pas les imiter, devenir leur égal ? Pourquoi regarder leur gloire d'un œil timide, lorsque je puis m'élever jusqu'à leurs vertus ?

XXX.

SI les vices du gouvernement entraînent le peuple vers le crime, c'est l'attirer bien cruellement dans les filets de la justice qui le punit.

XXXI.

ON réclame en vain l'égalité : il existe, il doit exister deux sortes d'hommes. Les uns fatiguent leur esprit, & les autres leurs bras : ceux-ci ont besoin d'être conduits, & les autres dirigent. Les premiers reçoivent des autres la subsistance, & les seconds la leur procurent. Tel est le fondement de la société. Si personne n'éclaircit, ne conduisoit le peuple, le genre humain différeroit peu de la brute.

XXXII.

TOU T se fait dans la société par

des échanges mutuels. L'agriculteur donne du blé au tisserand, & il en reçoit de la toile. L'architecte vous bâtit une maison, & , par le prix que vous accordez à ses travaux, il pourvoit à ses besoins, il soutient sa famille. Le sage, par son exemple & par ses leçons, communique aux autres la sagesse : lui envierez-vous les récompenses qu'il reçoit en échange ? Ce n'est pas qu'il vous demande un prix de sa vertu : mais ses bienfaits l'exigent de vous.

XXXIII.

SI vous ne mettez auprès de votre fils que des gens qui parlent bien, il est impossible qu'il contracte un mauvais langage ; car ce seroit apprendre, seul & sans secours, une langue étrangere. De

même, s'il n'entend que des paroles honnêtes, s'il ne voit que des actions vertueuses, il ne pourra se plonger dans le vice ; & , quand il le voudroit chercher, il n'en trouveroit pas le chemin.

XXXIV.

QUAND, dans toutes ses actions, le prince ne consultera pas la justice, ses ministres, livrés au soin de le flatter, négligeront de faire observer les loix. Bientôt l'honneur, la vérité, la pudeur, fuiront loin de la cour. Les magistrats abandonneront leurs devoirs, les sujets se laisseront conduire à leurs passions ; les faux intérêts personnels seront seuls écoutés ; & si l'empire ne tombe pas en ruine, il en faudra rendre graces à la fortune.

XXXV.

EN effet, les places sont-elles mal fortifiées, les soldats mal armés ? reste-t-il des terres incultes ? l'état peut encore se soutenir. Mais il penche vers sa ruine, si les chefs méconnoissent la justice & les loix ; les subalternes, la discipline ; & le peuple, les mœurs.

XXXVI.

L'ARTISTE qui veut faire un cercle parfait doit employer le compas. L'homme qui veut remplir parfaitement ses devoirs doit étudier les leçons & les exemples des sages.

XXXVII.

LES mauvais princes sont punis par les horreurs de la crainte, & par les horreurs encore plus affreuses de la haine qu'ils excitent. Ils ne trou-

32 PENSÉES MORALES

vent pas même un asyle dans le tombeau : la postérité poursuit leur mémoire , & vingt siècles écoulés ne peuvent effacer leur opprobre.

XXXVIII.

AIMES-TU les autres sans en obtenir du retour ? cherchent-ils à te résister , quoique tu les conduises avec prudence ? manquent-ils pour toi d'égards , quand tu les traites avec honnêteté ? Examine-toi bien , & cherche quel vice secret nuit à tes vertus.

XXXIX.

L'AMOUR de ses semblables est l'asyle de l'homme ; & l'équité , le vrai chemin qui le conduit au bonheur. Quitter un asyle sûr , abandonner le meilleur chemin , n'est-ce pas une folie digne de pitié ?

X L.

TU veux paroître honnête & modéré ! Mais l'homme honnête ne méprise n'insulte personne : l'homme modéré, content de ce qu'il possède, ne fait de tort à personne.

X L I.

C'EST le vice de bien des hommes de vouloir s'ériger en maîtres des autres, lorsqu'eux-mêmes devroient long-temps encore se contenter d'être disciples.

X L I I.

TU aimes à publier les défauts d'autrui ! puisses-tu prévoir les chagrins que tu te prépares à toi-même !

X L I I I.

L'HOMME n'est distingué des autres animaux que par l'intelli-

gence. Quelques uns la cultivent , le plus grand nombre la néglige. Ils semblent vouloir renoncer à ce qui les sépare de la brute.

X L I V.

UN homme avoit deux femmes & les laissoit mourir de faim. Il sortoit dès le matin , & ne rentroit que le soir , rassasié , fier & content. A l'en croire , il dînoit chaque jour chez les plus grands seigneurs ou les plus riches particuliers de la ville. Cependant jamais aucun seigneur ne lui rendoit visite , jamais on ne recevoit de leur part aucun message. Cela rendit suspectes aux deux femmes les brillantes liaisons de leur époux. L'une d'elles voulut s'en éclaircir : elle le suivit un jour de loin sans en être apperçue. Croyez-

vous qu'elle le vit entrer dans quelque palais ? Point du tout. Il traverse toute la ville sans être abordé de personne, sans que personne daigne lui parler ni même lui accorder un salut. Il gagne la campagne, entre enfin dans un cimetière, & mange les restes d'un repas funèbre (1). Il rentre dans la ville, mendie de porte en porte, reçoit & dévore les restes des tables & de la valetaille. La femme revient chez

(1) C'est un usage chez une grande partie des peuples orientaux de faire, après les enterrements, un repas sur les bords de la fosse. J'ai remarqué, en écrivant l'histoire de Russie, que les Russes, avant leur conversion au christianisme, pratiquoient cet usage, parceque leurs mœurs, comme leur origine, étoient orientales.

elle, couverte de honte, & le désespoir dans le cœur. Ne connoîtriez-vous pas quelques gens qui ressemblent à cet homme ? Oui, sans doute ; & ce sont presque tous ceux qui recherchent les grands emplois. Ils s'humilient en secret, & ne rougissent d'aucune bassesse ; mais, chez eux, rien n'égale leur orgueil. Si leurs femmes voyoient l'abjection de leurs superbes époux, elles rougiroient & verseroient des larmes, comme la femme du mendiant que son mari avoit si long-temps trompée.

X L V.

AIMER les gens à talents & les sages, & leur refuser l'accueil qu'ils méritent ; c'est les inviter, & leur fermer en même temps la porte.

XLVI.

ON ne peut, sans quelque étude, apprendre le jeu le plus simple; & l'on veut, sans aucun travail, se former à la vertu!

XLVII.

L'HOMME doit se nourrir, sans doute: mais il ne suffit pas qu'il nourrisse son corps; il doit se nourrir tout entier, & sur-tout alimenter son intelligence, qui est la plus belle partie de lui-même.

XLVIII.

L'UN cultive son intelligence; il va prendre sa place entre les grands hommes: l'autre n'est occupé que de son corps; il continuera de ramper avec le vulgaire.

XLIX.

Si les hommes cherchent la vertu,

D

ils sont sûrs de la trouver : mais ils aiment bien mieux chercher les richesses & les honneurs, qui dépendent des autres, & que, peut-être, ils n'obtiendront jamais.

L.

L'HORREUR des mépris & de la pauvreté, l'amour des honneurs & des richesses ; voilà ce qui aveugle les hommes. Telle une faim dévorante empêche de sentir la mauvaise saveur des aliments.

O véritablement sage celui que les honneurs ni l'abjection ne peuvent détourner un instant du juste & de l'honnête !

L I.

DANS la jouë de la vertu, ne prenez pas garde au commencement du combat ; attendez-en la fin. C'est

peu de commencer , il faut finir. Ainsi le mercénaire qui creuse un puits, s'il s'arrête sans trouver l'eau après avoir fouillé quelques toises, a perdu son temps & sa peine. Autant vaudroit qu'il n'eût pas travaillé.

L I I.

LE peuple craint les loix, mais il aimeroit les préceptes de la vertu. Les loix contraignent ; les préceptes de la vertu attirent.

L I I I.

LA subsistance doit s'acheter au prix du travail : mais le plus glorieux , le plus utile des travaux , n'est-ce pas l'exemple que donne le sage ?

L I V.

ON a donné trop d'éloges à cet

D ij

austere lettré qui refusoit de manger un plat de riz, quand il soupçonnoit qu'il avoit été acquis injustement ; qui fuyoit d'une maison dont il mésestimoit le propriétaire. Mais il abandonnoit sa mere ; mais il refusoit tous les emplois, dédaignant de servir ses concitoyens & sa patrie : sectateur des vertus stériles & minutieuses, trop au-dessous en effet des vertus utiles.

L V.

QUE ce jeune prince a de graces ! quelle noblesse ! comme il se distingue bien, par son extérieur, des autres enfans de son âge ! Eh ! que m'importe ? jusqu'à ce qu'il se distingue par ses vertus, je ne vois en lui qu'un enfant & que le fils d'un homme.

LVI.

CE prince nourrit des sages : mais je vois qu'il nourrit aussi des animaux. Il ne suffit pas de nourrir, de pensionner un sage : il faut le chérir, l'honorer, & sur-tout mettre à profit ses préceptes.

LVII.

J'AIME autant l'homme qui ne lit aucun livre, que celui qui croit tout ce qu'il trouve dans les livres.

LVIII.

LES grands hommes & les sages donnent, du fond de leurs tombeaux, de grandes & utiles leçons à la postérité. Ils ont cessé de vivre : mais leurs ouvrages & leurs exemples ne sont point sujets à la mort, & ils seront encore les maîtres des siècles à venir.

LIX.

ÊTES-VOUS insulté ? rentrez en vous-même, examinez si vous n'avez pas mérité cet outrage. Vous êtes sûr de votre innocence ? eh bien ! dédaignez de vaines clameurs, comme vous feriez les aboiements d'un chien foible & hargneux. Confucius lui-même, & tous les grands hommes, ont eu leurs détracteurs : mais les cris impuissans de l'envie n'ôtent rien au sage de son repos ni de sa gloire.

LX.

COMBIEN d'hommes négligent leur champ , & s'arrogent une inspection sur celui de leur voisin !

LXI.

LA personne d'un grand vous en impose ; son regard vous fait baïss-

ser les yeux. Mais osez donc enfin le considérer. Est-il ce que vous voudriez être à sa place ? Non. Pourquoi donc le respectez-vous ?

L X I I.

LE vrai moyen de conserver un cœur pur, c'est de prescrire des bornes à ses desirs. Alors, si l'on s'écarte quelque temps du sentier de la vertu, on y rentrera bientôt.

L X I I I. *

ON est rebuté du travail, quand il s'agit de parvenir à la vertu : mais qui voit-on renoncer aux biens de la fortune, parcequ'ils coûtent des peines à acquérir ?

L X I V.

NE dites jamais : Cette faute est

(*) Du Tchou-Hi, dans Duhalde, tome 2, p. 266.

44 PENSÉES MORALES

légère ; je puis me la permettre sans danger. Ne dites jamais : Cet acte de vertu est peu considérable ; il m'est bien permis de l'omettre.

L X V. *

QUAND le gouvernement est doux , le peuple craint la mort , parcequ'alors la vie est agréable. Quand la rigueur du gouvernement est excessive , on cesse de craindre la mort , parceque la vie est insupportable.

L X V I.

LE magistrat désintéressé ne fait que son devoir. Il ne le fait pas même encore : c'est peu de s'interdire

(*) Du recueil de Maximes, Réflexions & Exemples , traduit par le P. d'Hervieu , & inséré dans l'ouvrage de Duhalde , tome 3 , p. 186.

le crime, quand on doit éviter jusqu'aux fautes.

L X V I I.

L'HOMME en place se trompe, si, par un travail assidu de plusieurs années, il croit avoir acquis le droit d'être moins appliqué. A-t-il besoin de repos ? qu'il se retire.

L X V I I I.

FAIRE du bien à ceux qui ne peuvent payer de retour, c'est amasser un trésor de vertu, qui n'en est pas moins riche pour être caché : c'est quelquefois préparer un riche héritage à ses enfants.

L X I X.

COMBIEN de foison dissipe, pour un plaisir d'un instant, ce qui pourroit arracher à la mort des centaines d'infortunés !

L X X.

ON bâtit des palais pour loger un seul homme : ne vaudroit-il pas mieux construire d'humbles édifices pour loger tant de malheureux qui n'ont pas où reposer leur tête ?

L X X I.

VOUS êtes déjà riche , & l'on ne vous voit occupé que du soin d'augmenter vos richesses. Pour qui ? pour vos enfants ? Sachez que, peut-être, vous préparez leur perte. Pour l'homme vertueux, les grands biens sont plus incommodes qu'utiles , parcequ'ils partagent son attention ; mais l'homme sans vertu ne trouve dans les richesses que de nouveaux moyens de satisfaire ses vices.

L X X I I.

VOUS avez tort de mériter des réprimandes : vous avez un nouveau tort de ne savoir pas les supporter.

L X X I I I.

CELUI qui promet légèrement est souvent obligé de manquer à sa parole, & se rend indigne de toute confiance. Mais sur-tout ne vous fiez jamais à l'homme qui dit le pour & le contre sur une même affaire.

L X X I V.

IL est honteux de tromper ceux avec qui nous vivons : il est un crime plus odieux encore ; c'est de mentir à la postérité.

L X X V.

ON m'attribue une mauvaise in-

tention : eh ! que m'importe , si je ne l'ai point en effet ? On m'attribue une action condamnable : eh ! pourquoi m'affliger , si j'en suis innocent ? L'opinion des autres peut-elle me dépouiller de ma vertu ?

L X X V I.

DES voleurs entrèrent dans un village , & ne laissèrent la vie qu'à deux hommes ; l'un étoit aveugle & l'autre paralytique. L'aveugle chargea le paralytique sur ses épaules , le paralytique indiqua le chemin à l'aveugle , & tous deux gagnèrent un asyle. Ainsi les traverses de la vie deviennent plus légères , quand les hommes s'aident mutuellement.

L X X V I I.

ACCORDER un bienfait , & en exiger ensuite du retour , c'est ré-

D'AUTEURS CHINOIS. 49
tracter le bien qu'on a fait & en
perdre le mérite.

L X X V I I I.

QUAND j'entends dire du mal
d'autrui, dit un poete, j'éprouve la
même douleur que me causeroient
des épines aiguës qui me perceroient
le cœur : mais quand j'entends dire
du bien de quelqu'un, je sens le
même plaisir qu'exciteroit en moi
l'odeur la plus suave des fleurs.

L X X I X.

VOUS ne prenez que ce qui vous
est dû, & vous prétendez au beau
titre d'homme désintéressé. C'est
trop, sans doute : mais on ne peut
vous refuser l'éloge de n'être pas un
brigand.

L X X X.

UN pere de famille doit travailler

E

à conserver sa fortune ; mais ce soin ne doit pas être trop minutieux. Je m'apperçois qu'on me vole , disoit un maître à son jardinier : quel remède apporter à cela ? Je n'en sais qu'un , répondit le jardinier ; c'est de compter cette perte de moins dans votre revenu. Voilà , dit le maître à son fils , une bonne leçon , dont tout propriétaire doit faire son profit.

L X X X I.

VEUT-ON traiter les affaires avec succès ? il faut d'abord se résoudre intérieurement à céder quelque chose de son droit.

L X X X I I.

QU'EST-CE que cette vie ? En repassant sur mes années écoulées , je ne trouve que vuide & que néant.

Il me semble avoir fait un songe , dans lequel j'ai passé par mille états différents , toujours agité d'idées vaines , qui se sont évanouies comme une fumée légère. Je ne vois en ce monde qu'une vaste mer & un grand fleuve : c'est la mer de nos douleurs , dont on ne voit pas les rivages ; c'est le fleuve de nos desirs , dont on ne trouve pas le fond. L'homme est porté sur une barque fragile , toujours battue des vents & des flots , & faisant eau de toutes parts.

LXXXIII.

Où le cœur doit-il chercher la paix ? Ce n'est pas dans la haute fortune , ce n'est pas dans les plaisirs. S'ils durent long-temps , ils nous lassent , & la satiété va jusqu'au dé-

52 PENSÉES MORALES

goût. Dans les grandes places, on désire la retraite ; dans les grandes fêtes, le repos. Il n'est que la sagesse qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

LXXXIV.

DES gens se plaignent de ne pas trouver le repos. Ils le trouveroient aisément ; mais leurs cœurs sont incapables de le goûter.

LXXXV.

D'AUTRES gémissent de n'avoir pas assez de biens : qu'ils gémissent plutôt de ne savoir pas se contenter du nécessaire.

LXXXVI.

LA vie de l'homme est un voyage : il en faut franchir le chemin , quel qu'il soit. Il est bien rare de le trouver égal. Mais , si d'abord il est

dangereux , étroit & difficile , on peut espérer qu'il deviendra dans la suite sûr , commode & spacieux.

L X X X V I I.

UN bonze avoit fait une grande collection de bijoux précieux : il les montrait un jour à son confrere. Je vous remercie bien de vos trésors , dit celui-ci après les avoir vus. Pourquoi me remercier ? reprit le possesseur ; je ne vous les donne vraiment pas. Je le sais , dit son compagnon ; mais je les regarde , & vous n'en faites pas un autre usage : vous n'avez de plus que moi que la peine de les garder.

L X X X V I I I.

EN passant d'une humble condition à des postes élevés , il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçus ,

ni se ressouvenir des injures.

LXXXIX.

VIEILLIR, être malade, & mourir, voilà les plus grands maux de la vie. Les richesses n'apportent point de remède à tout cela : mais, par elles, souvent on vieillit plutôt, on tombe plus souvent malade, & l'on parvient plutôt à la mort.

XC.

CE qu'il faut pour se nourrir, se loger, se vêtir, est bien peu de chose. On desire le reste pour se conformer au goût des autres, ou pour les éblouir.

XCI.

IL est des gens qui ressemblent à un poignard toujours en mouvement & prêt à blesser. On les craint : mais ils se nuisent à eux-mêmes en-

D'AUTEURS CHINOIS. 55

core plus souvent qu'aux autres. Comme ils parlent au premier venu sans ménagement, sans réserve, ils sont presque toujours trahis. Ils se font des ennemis de ceux même qui les avoient obligés, & ont bientôt perdu tout ce qu'ils avoient à perdre.

XCII.

N'ÉCRIVEZ pas dans l'émotion de la colere. Un coup de langue est souvent plus dangereux qu'un coup de poignard : que sera-ce d'un coup de plume ?

XCIII.

PRINCES, faites du bien avec plaisir, punissez à regret. Commencez par être bons, ensuite soyez justes ; c'est une des principales maximes du gouvernement.

XCIV.

IL est une espece de gens bien dangereuse & bien maligne : l'éloge des talents & de la vertu excite leur colere. Louez-vous quelqu'un devant eux ? vous les trouvez toujours prêts à vous contredire. Dorment-ils ? l'envie les réveille. S'ils peuvent rendre suspect le bien que vous avez dit d'un autre ; s'ils peuvent le détruire dans l'esprit de ceux qui vous écoutent ; ils éprouvent une joie atroce , & s'applaudissent eux-mêmes. Il leur manque une victoire encore plus flatteuse pour leur mauvais cœur : c'est de vous faire rougir d'avoir été juste.

XCV.

UN bon livre , un bon discours , peuvent faire du bien : mais un bon

D'AUTEURS CHINOIS. 57
exemple parle bien plus éloquem-
ment au cœur.

XCVI.

QUAND je me présente devant
les portraits des grands hommes,
disoit un sage, si je me sens coupa-
ble de quelque faute, je n'en éprou-
ve pas moins de honte, que si je
recevois en public une peine flétris-
sante.

XCVII.

LE pouvoir de l'homme est bien
borné, & ses succès sont toujours
bien foibles. Jamais il ne réunira
l'approbation générale, jamais il ne
fera taire la voix de la critique, ja-
mais il ne pourra se mettre au-dessus
de ses propres reproches. Faites peu
de fautes, disoient les plus sages des
anciens.

XCVIII.

ON vous propose des honneurs , du profit. Ne demandez pas si ces honneurs sont grands , si ce profit est considérable , mais si la chose est juste.

XCIX.

CELUI qu'on aime n'a point de défauts : si l'on vient à le haïr , il n'a pas de vertus.

C.

JE reçois la visite d'un homme considérable , & j'en tire vanité : pourquoi ? reste-t-il chez moi quelque chose de ses dignités , de ses grandeurs , de ses richesses ? Si je suis riche moi-même , je rougis de recevoir la visite d'un homme du commun. Autre ridicule. Cet homme m'ôte-t-il quelque chose de mon

bien-être ? me laisse-t-il quelque chose de son infortune ?

C I.

L'HOMME consomme sa vie dans de vains projets. Il espère , il travaille, il s'agite pour le lendemain , jusqu'à ce qu'il ne reste plus enfin de lendemain pour lui.

C I I.

PEU de gens périssent par le poison , & cependant il fait horreur. Les délices de la volupté tuent des hommes sans nombre , & personne ne les redoute.

C I I I.

CEUX qui me louent me montrent le chemin que je dois suivre : ceux qui me blâment m'avertissent des dangers que je cours.

CIV.

J E lis pour la première fois un bon livre ; & j'y prends le même plaisir que si je faisois un nouvel ami. Je relis un livre que j'ai lu ; c'est un ancien ami que je revois.

CV.

N E recherchez pas trop sévèrement les fautes de l'homme qui se distingue par de grands talents ou par de grandes vertus. Un diamant a-t-il quelques défauts ? il est encore bien plus précieux qu'une pierre commune qui n'en a pas.

CVI.

U N E servante aime à faire des rapports , & sa maîtresse à les écouter : pour faire naître mille désordres , il ne faut plus qu'un mari crédule.

L'EMPEREUR VEN-TI (1) fit un livre contre l'existence d'une toile incombustible. Le livre étoit beau, les raisonnemens paroissoient sans réplique, & Ven-Ti triomphoit. Malheureusement on lui apporta dans la suite de la toile d'amianté : il la jettâ au feu, elle ne brûla pas, & il brûla son livre. C'est ainsi qu'on est sujet à se tromper, quand on veut

(1) Ven-Ti régnoit 178 ans avant notre ère. Les Chinois le comptent au nombre de leurs meilleurs souverains. Son gouvernement étoit juste, sa vie frugale, ses vêtements modestes. Il renouvela l'usage suivi par les anciens empereurs, de labourer la terre de leurs propres mains. C'est sous son regne que les Chinois commencèrent à connoître la fabrique & l'usage du papier.

faire de ce qu'on connoît la mesure de ce qui peut être.

C.VIII.

LA plupart des plaisirs ne sont que des amusements frivoles : ils ont sur-tout un grand inconvénient ; c'est qu'on ne peut les goûter seul. Le jeu le plus simple exige au moins deux personnes : mais l'étude procure des plaisirs utiles dans la plus profonde solitude.

CIX.

UN homme chaussé proprement craint la moindre éclaboussure : il marche sur la pointe du pied, à peine touche-t-il la terre. N'a-t-il pu éviter enfin de gâter ses souliers ? il ne se ménage plus. Ainsi, quand on a contracté les premiers vices, on est bien près de ne se plus respecter.

LE gouverneur d'une province, au lieu de s'enrichir dans sa place, s'étoit appauvri par ses bienfaits. On lui avoit nommé un successeur, & il retournoit dans sa patrie. Il trouve sur son chemin un pauvre lettré qui venoit de mourir, & dont le corps étoit abandonné. Il se dépouille de ses meilleurs habits pour l'en couvrir; il vend son cheval pour payer les obseques, & se contente d'acheter un bœuf pour continuer sa route. Deux jours après, il rencontre un pere de famille réduit à la dernière misere, & près de mourir de faim avec sa femme & ses enfants. Il vend son bœuf, & lui donne le prix qu'il en reçoit. On lui représenta qu'il pouisoit trop loin la compassion.

Vous vous trompez , répondit-il , & mon cœur ne me trompe pas. Il est utile que cet homme vive pour soutenir sa famille , & pour élever des citoyens à l'état : il est fort indifférent que je retourne chez moi à pied ou traîné par un bœuf.

CXI.

ATTENDONS que j'aie du superflu , & je soulagerai les pauvres. Ah ! malheureux ! tu ne les soulageras jamais.

CXII.

VOIS cet agneau qu'on mène à la boucherie : à chaque pas , il s'approche de sa fin. Mortel , ton sort est le même : chaque instant de ta vie est un pas que tu fais vers la mort.

CXIII.

POINT d'épée plus dangereuse

D'AUTEURS CHINOIS. 65
à l'homme que sa propre cupidité :
point de meilleur bouclier que le
défintéressement.

C X I V.

LA peine, le plaisir, la joie, la
tristesse, n'ont pas de point fixe où
ils puissent s'arrêter. Tel a pensé
mourir de joie quand il a obtenu son
premier emploi : il est monté dans
la suite à de plus hautes dignités, &
est mort de douleur pour n'avoir
pas obtenu la première de toutes.

C X V.

TU n'as qu'un âne pour mon-
ture ; un homme marche devant
toi, monté sur un bon cheval : tu
te plains, tu t'affliges. Tourne la
tête, vois cette foule qui te suit à
pied, courbée sous des fardeaux ;
& console-toi.

CXVI.

C'EST pour l'ivoire qu'on chasse l'éléphant ; on ouvre l'huître , on lui donne la mort , pour en tirer des perles ; le langage du perroquet lui fait perdre la liberté : ainsi l'homme doit souvent sa perte aux avantages dont il s'enorgueillit.

CXVII. *

LE devoir du pere est de corriger les défauts de ses enfants : le penchant de la mere est de les excuser. Le pere doit les corriger , mais sans trop de rigueur : la mere doit compatir à leur foiblesse , mais sans trop de complaisance.

(*) D'un ouvrage moderne sur les caractères & les mœurs des Chinois , traduit par le P. Dentrecolles , & publié par Duhalde , tome 3 , p. 131.

C X V I I I.

INSTRUISEZ l'enfance, dès que son esprit devient capable d'instruction : mais ménagez sa foiblesse, & sachez vous accommoder à sa raison naissante. Laissez à cette jeune fleur le temps de s'épanouir, & ne la flétrifiez pas pour toujours, en l'échauffant imprudemment dans votre sein.

C X I X.

NÉGLIGER l'éducation des filles, c'est préparer la honte de sa propre famille, & le malheur des maisons dans lesquelles elles doivent entrer.

C X X.

LES liens qui unissent le pere à ses enfants, le frere à ses freres, les amis à leurs amis, les citoyens à leurs concitoyens, les souverains

à leurs sujets , ont été précédés des nœuds qui attachent l'époux à l'épouse. Rien n'est plus sacré que cette union ; & du bon ordre qui y regne résulte celui de toute la société.

CXXI.

DES riches font bâtir de superbes palais, entretiennent des troupes de farceurs, n'épargnent rien pour la table & pour le jeu ; mais ils ont de pauvres parents, & regrettent la plus légère somme qui pourroit les arracher à la misère. O riche non moins imprudent que cruel ! peux-tu répondre d'être toujours heureux ? Ces parents que tu dédaignes ne pourront-ils pas s'élever à leur tour ? leurs enfants du moins ne trouveront-ils pas la fortune moins con-

traire ? tes fils n'auront-ils jamais recours à la postérité de ceux qui furent l'objet de tes mépris ?

CXXII.

VOUS rougissez de ce que vous avez fait, de ce que vous avez pensé dans l'ivresse du vin : l'ivresse des passions n'est pas moins dangereuse.

CXXIII.

QU'ON entende dire du mal de quelqu'un, on le croit ; du bien, on en doute. Quand on s'accoutume à parler des défauts des autres, on ne fait plus d'attention à leurs vertus.

CXXIV.

SI, dans la pauvreté, on n'est point frappé de la pompe des riches, on ne sera pas, dans la fortune, enorgueilli de sa propre grandeur. Si, dans la fortune, on ne détourne

point ses regards du malheureux, on ne sera pas abattu par l'adversité.

C X X V.

SE vaincre soi-même, c'est le moyen de n'être pas vaincu par les autres : se maîtriser soi-même, c'est le moyen de n'avoir pas d'autres maîtres.

C X X V I.

Tu regardes d'un œil d'envie les richesses des autres ; mais ces vains desirs ne t'enrichiront pas : ne vaudroit-il pas mieux fermer ton cœur à cette folle cupidité ? Tu nourris la volonté de nuire à ton ennemi ; mais cette impuissante volonté ne lui nuit pas : ne vaudroit-il pas mieux lui pardonner de bonne foi ?

C X X V I I.

CELUI-LA jouit de la véritable

richesse, qui sait mesurer sa dépense à ses revenus.

CXXVIII.

VOILA un homme qui semble m'estimer assez peu. Eh ! peut-être n'ai-je rien qui mérite en effet son estime. Si j'étois un diamant, & qu'il me regardât comme de la boue, je ne disputerois pas avec lui, & je le traiterois seulement de mauvais connoisseur. Mais, si je n'étois en effet qu'une pierre commune, pourquoi voudrois-je passer à ses yeux pour un diamant ? C'est à moi de m'examiner moi-même, & de me rendre justice.

CXXIX.

LA montagne engendre un volcan, & ce volcan la déchire ; l'arbre produit le ver dans son sein, & ce

ver ronge ses entrailles : l'homme enfante mille projets, & les projets le dévorent.

C X X X.

L'INTRIGANT a quelquefois de grands succès ; mais il est sujet à de grands revers. L'homme droit & sans ambition fait rarement une grande fortune ; mais il craint peu les grands défastres.

C X X X I.

JE ne voudrois pas qu'on sût ce que je pense. Eh bien ! ne le dites à personne. Je ne voudrois pas qu'on sût ce que je veux faire. Ne le faites donc pas.

C X X X I I.

N'ENTRETENEZ pas de votre bonheur l'homme qui vient d'éprouver une disgrâce.

C X X X I I I.

JE me plains que le cœur des autres est difficile à gouverner ; & je ne sens pas que le mien est plus difficile encore à conduire. Je gémis de ce que l'esprit des autres n'est jamais tranquille ; & je ne sens pas le trouble du mien. Mortel, applique-toi d'abord à te connoître : parle ensuite des défauts d'autrui.

C X X X I V.

ON cherche de bons remèdes contre les maladies : il vaudroit mieux s'appliquer à conserver sa santé. On se fait des associés pour se secourir & se défendre mutuellement : la réputation d'homme juste & fidele seroit une garde plus sûre. On veut passer pour riche & accrédité : il vaudroit mieux passer pour droit &

sincere. On tâche de surprendre l'estime des hommes : il seroit plus sage de la mériter. On se glorifie d'avoir de grandes terres & des bâtimens somptueux : il seroit bien plus glorieux d'avoir des mœurs.

CXXXV.

TROUVER à l'écart un trésor dont on connoît le maître ; surprendre seule une belle femme dans un appartement éloigné ; entendre les cris de son ennemi mortel , qui va périr si on lui refuse ses secours : ô l'admirable pierre de touche !

CXXXVI.

CRAIGNEZ que celui dont vous faites l'éloge ne le démente un jour. C'est dans l'automne que le laboureur juge l'année : c'est dans l'arrière-saison de la vie que l'on peut juger l'homme.

C X X X V I I.

LE débiteur se plaint de la dureté de son créancier. Prête-t-il à son tour ; il devient lui-même un créancier encore plus rigoureux.

C X X X V I I I.

C'EST avec un vil minéral (1) qu'on donne l'éclat au diamant : l'insulte d'un méchant peut vous aider à perfectionner vos vertus.

C X X X I X.

L'HOMME qui estime trop les richesses & les honneurs, fût-il un sage, ne se défendra pas long-temps de la corruption du siècle.

(1) L'émeril, sorte de mine de fer, mais de toutes la plus réfractaire & la plus stérile en métal. On s'en sert pour donner le poli au crystal & aux pierres précieuses.

CXL.

TU voudrois que ta réputation brillât comme l'or le plus pur : tu ne devras cet éclat qu'au feu des tribulations.

CXLI.

UN jeune homme sortoit pour la première fois de la maison paternelle ; il vit sur la place un pourceau : « Voilà, dit-il, un rat d'une grandeur bien extraordinaire ! »

Le jeune homme à qui vous n'aurez fait voir que des livres ne sera pas sujet à de moindres bévues.

CXLI.

JE suis maître de ne point donner de prise à la médifance , mais non d'empêcher les médifants de parler. Si je marche de nuit sans aucun mauvais dessein , puis - je

D'AUTEURS CHINOIS. 77
empêcher les chiens d'aboyer après
moi ?

CXLIII.

DANS le voyage de la vie , ne
cherchez pas les chemins détour-
nés , qui vous conduiroient peut-
être au précipice. Suivez la grande
route : le terme est au bout.

CXLIV.

LES enfants qu'on force à nous
étonner par leur esprit ressemblent
souvent à ces plantes dont les fleurs
sont doubles, & qui ne donnent pas
de fruit.

CXLV.

TOUTE la vie se passe dans la
crainte. On craint un pere , une
mere , un maître , le prince , les loix ,
les intempéries des saisons , & les
revers de la fortune.

CXLVI.

AVANT d'entamer un procès ; songez à tout ce que la partie adverse ne manquera pas de dire contre vous ; & vous jetterez vos papiers au feu.

CXLVII.

LE secret est l'ame des grandes entreprises. Un ancien écrivoit sur la cendre la minute de ses projets. Il souffloit ; il n'en restoit plus aucune trace.

CXLVIII.

QUE les maximes du peuple s'échappent de vos oreilles avec la même vîtesse que l'oiseau qui fend les airs.

CXLIX.

CET homme est de mon sentiment , même avant de m'avoir en-

tendu : il craint que je ne m'en aperçoive pas , il s'empresse à me le témoigner. C'est un complaisant dangereux ; je dois le fuir.

C L.

PROPOSER des questions difficiles au milieu des ris , des festins & des parties de plaisir ; chercher à faire briller son esprit ou son érudition , au lieu de se livrer à la joie commune : c'est se rendre insupportable , & donner une mauvaise idée de sa politesse.

C L I.

CACHER les défauts des autres & publier leurs vertus , c'est le caractère de l'homme honnête , c'est le moyen de se faire aimer.

C L I I.

LA fierté révolte dans un parve-

nu sorti de la poussière, & qui, tout couvert de la fange originelle, présente à ceux qui l'abordent un visage hautain.

CLIII.

LE railleur s'attire toujours quelques mauvaises affaires, & le grand parleur ne manque jamais d'ennemis.

CLIV.

SI tu n'as pas exercé de charges publiques, tu ne sais pas combien il est difficile de gouverner les peuples. Si tu n'as pas eu d'enfants, tu ne connois pas les soins & les sollicitudes d'un pere. Ne parle jamais légèrement des devoirs que tu n'as pas eu l'occasion de remplir.

CLV.

QUAND un mot est une fois

échappé, un char attelé de quatre chevaux ne pourroit l'atteindre. Sache donc veiller sur tes paroles.

CLVI.

SAVOIR égayer la conversation par des plaisanteries innocentes, c'est un talent qui vaut son prix. Mais on passe trop souvent de l'enjouement à la plaisanterie, de la plaisanterie à la raillerie, de la raillerie à la satire ; & ces jeux d'esprit finissent par des haines irréconciliables.

CLVII.

FIER de ton rang, gonflé de ta science, tu regardes les autres avec mépris. Tu ressembles à cet enfant qui, fièrement assis sur un monceau de neige, s'applaudit de son élévation. Le soleil darde ses rayons, la

neige se dissout, & le petit orgueilleux tombe dans la fange.

CLVIII.

VOUS ne cherchez qu'à vous avancer : mais ne perdrez-vous pas d'un côté ce que vous gagnerez de l'autre ? Creuser au levant , pour remplir un vuide au couchant, c'est prendre une peine bien inutile.

CLIX.

TU crains le pouvoir de ce grand, & tu souffres de sa part un outrage, sans qu'il t'échappe aucune plainte ; ce n'est pas une grande vertu : mais c'en est une de supporter patiemment le mépris de celui qu'on ne craint pas.

CLX.

CE que vous avancez sur un sujet est raisonnable, & ce que je pensois

ne l'est pas ; je vous cede. Ce que je pense est juste, & ce que vous soutenez ne l'est pas ; je me tais.

CLXI.

RÉPRIMER avec une douce sévérité les fautes de sa famille, c'est le moyen d'y maintenir la paix. Dissimuler les fautes de ses voisins, c'est le moyen de vivre avec eux en bonne intelligence.

CLXII.

L'EAU trop claire est sans poissons : l'homme trop clairvoyant est sans société.

CLXIII.

IL n'appartient qu'au génie élevé de savoir employer utilement les ames basses : il faut avoir beaucoup de vertu, pour savoir vivre avec les gens qui en ont peu.

CLXIV.

N'EXIGEZ pas des personnes avancées en âge des complaisances qui puissent les fatiguer; ni des gens sans fortune, des services qui exigent quelque dépense.

CLXV.

LA raison doit présider à toutes les affaires : mais , quoique vous ayez raison , si l'on vous dispute votre droit, & qu'il ne s'agisse que d'un foible intérêt, cédez. Si la chose est importante , cherchez de sages arbitres.

Mais si, content d'avoir le bon droit, vous voulez l'emporter de hauteur; les gens grossiers ne seront point instruits, les opiniâtres ne se rendront pas, les fourbes trameront de nouvelles ruses, vous cesserez

d'avoir raison vous-même, & d'une bonne cause vous en aurez fait une mauvaise.

CLXVI.

SOUVENT un pied de terre disputé coûte dix arpents en frais de procédure.

CLXVII.

CE riche passe les jours entiers dans une molle indolence : sans appétit, il se fait servir un repas splendide : long-temps avant l'hiver il rassemble les plus précieuses fourrures : une foule de valets l'environne, attentive au moindre signe de ses volontés : ses appartements sont délicieux : veut-il se montrer en public ; il est porté sur un riche palanquin ou dans une barque superbement ornée : il n'a pas le temps

§6 PENSÉES MORALES

de former des desirs ; il trouve autour de lui tout ce qui peut flatter les sens. Que lui manque-t-il ? l'estime publique.

CLXVIII.

LE pauvre ne peut faire ordinairement ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal. Mais si le riche veut faire du bien , le bonheur qui naît autour de lui s'étend & se propage : s'il se livre au vice , il va conformer le malheur d'une foule d'infortunés. De grands biens ou de grands maux accompagnent toujours les richesses.

CLXIX.

UN léger secours, donné à propos & dans un besoin extrême , vaut mieux que cent bienfaits mal distribués.

CLXX.

LE grand homme, né pour réparer les malheurs de son siècle, n'a qu'un cœur pour l'exécution : mais il sait en réunir dix mille autres, & se les associer.

CLXXI.

LA vertu qui ne sait que jeûner, & qu'accompagner le jeûne de longues prières, est une vertu de bonze. Secourir l'infortune, protéger l'innocence, éclairer & guider l'aveugle humanité, telle est la vertu qui rend l'homme utile à ses semblables.

CLXXII.

IL n'est personne qui ne cherche à se rendre heureux : mais parviendra-t-on au bonheur par tous les mouvements qu'on se donne ? Ce-

H ij

lui qui sait se contenter est bientôt satisfait.

CLXXIII.

CET homme qui remplit une des premières magistratures, a, dit-on, de la probité. Mais s'il n'a pas détourné de grands maux & procuré de grands biens, en quoi diffère-t-il d'un mauvais magistrat ?

CLXXIV.

J'ATTENDS, dites-vous, pour me livrer à cette affaire, que j'aie assez de temps à moi. Et quand l'aurez-vous ce temps ? On a du temps pour tout, quand on sait le bien ménager.

CLXXV.

AUX premières chaleurs, ne serez pas vos habits d'hiver : aux premières caresses de la fortune, gar-

D'AUTEURS CHINOIS. 89
dez-vous de tourner le dos à vos
anciens amis.

CLXXVI.

L'INDIGENCE & l'obscurité produisent la vigilance & l'économie ; & de ces vertus naissent les richesses & les honneurs : les honneurs & les richesses enfantent le luxe & l'orgueil : l'orgueil & le luxe sont accompagnés du vice & de l'oisiveté, qui ramènent bientôt la misère.

CLXXVII.

LE riche n'a jamais tort. Il est invité à un repas : s'y rend-il de trop bonne heure ; le maître de la maison quitte toutes ses affaires, lui montre un visage épanoui, & lui rend grâce de son empressement : se fait-il attendre ; on ne lui laisse pas le temps de s'excuser ; on s'écrie que

ses grandes affaires l'ont, sans doute, retenu. Il n'en est pas de même du pauvre : arrive-t-il trop tôt ; on le laisse attendre ; personne ne vient le recevoir ; les valets eux-mêmes ne lui cachent pas qu'il est importun : vient-il trop tard ; c'est à qui l'accablera de reproches ; on ne lui pardonnera pas d'avoir fait différer un moment le dîner.

CLXXVIII.

NE découvrez-vous pas de défauts en vous-même : examinez-vous plus sévèrement encore ; persuadez-vous bien que quelques vices cachés ont échappé à vos recherches. C'est le moyen de croître en vertu, & d'éviter bien des fautes.

CLXXIX.

LES défauts des autres vous

frappent : faites encore plus d'attention à leurs bonnes qualités. C'est ainsi que vous ménagerez l'amitié ; c'est ainsi que vous prévendrez la haine.

CLXXX.

ASSISTEZ le pauvre , mais ne vous informez pas des causes de son indigence. Vous découvririez , peut-être , qu'il y est tombé par quelques fautes qui diminueroient votre pitié.

CLXXXI.

ADMIREZ-VOUS une bonne action : interdisez-vous d'en scruter les motifs ; il vous viendrait peut-être des soupçons qui vous rendroient moins ardent à l'imiter.

CLXXXII.

CET homme est chargé de mes

bienfaits ; & je ne trouve en lui qu'un ingrat. Belle occasion d'exercer ma vertu ! Je souffrirai , sans doute , de son ingratitude ; mais je n'aurai pas même la pensée de l'en punir.

CLXXXIII.

UN fourbe me tend un piège dont je sais me garantir. Je ris de sa mauvaise volonté : je n'en tirerai pas d'autre vengeance.

CLXXXIV.

VOUS avez à traiter avec des supérieurs : je ne crains pas que vous leur manquiez de respect ; mais craignez vous-même de vous avilir. Des pauvres vous demandent une grâce ; & , s'il est en votre pouvoir, vous l'accorderez sans doute : mais allégez le poids du

bienfait, craignez de manquer au respect que vous devez à l'infortune.

CLXXXV.

NE satisfaites jamais vos desirs jusqu'à la satiété : vous vous ménageriez ainsi des plaisirs nouveaux.

CLXXXVI.

RENDEZ-VOUS un service ? laissez prévoir que vous vous réservez encore d'en rendre d'autres à l'avenir : vous serez bien sûr d'obtenir de la reconnoissance.

CLXXXVII.

N'OPPOSEZ au fourbe que de la droiture : vous allez voir ses ruses retomber sur lui-même.

CLXXXVIII.

SOYEZ modeste ; on ne se fera pas une peine de vous accorder de

l'estime : mais si vous cherchez vous-même par vos discours à persuader les autres de votre mérite, c'est assez pour qu'ils s'obstinent à en douter.

CLXXXIX.

VOTRE voisin est plongé dans la tristesse ; cachez-lui bien vos plaisirs : s'il entend la joie retentir dans votre maison, il croira que vous insultez à sa douleur.

CXC.

COMBATTEZ-VOUS les défauts de quelqu'un ? ne soyez pas trop sévère : car vous le rendriez indocile. Si vous l'exhortez à la vertu, ne lui proposez d'abord rien de trop difficile : ce seroit le rebuter & perdre le fruit de vos leçons.

CXCI.

Vous méditez une affaire. Vous

est-elle avantageuse sans nuire à personne ? entreprenez-la. Y a-t-il neuf parts à votre profit, contre une au désavantage de quelqu'un ? prenez du temps pour y bien penser. Le mal que d'autres en souffriroient égale-t-il le bien que vous pourriez en recueillir ? gardez-vous bien de suivre votre projet. N'y trouvez-vous votre avantage qu'en faisant aux autres un plus grand tort ? ayez horreur de votre dessein. Mais s'il peut être utile aux autres & ne faire de tort qu'à vous seul, vous l'exécutez, si vous avez une grande ame.

C X C I I.

LES sages qui, par leurs écrits, se proposent de corriger les hommes, operent rarement le bien qu'ils espéroient. Mais qu'ils ne se rebutent

pas : c'est au temps à faire mûrir les fruits qui seront dus à leurs instructions.

CXCIII.

RIEN n'est plus capable de nous consoler dans nos disgrâces, que de réfléchir sur la situation de tant d'infortunés qui souffrent encore plus que nous.

CXCIV.

JE puis réfuter la médisance : mais ne sera-t-il pas encore plus sage de supporter le médisant ? Je puis démasquer le calomniateur & le confondre ; mais ne vaut-il pas mieux encore changer son cœur ?

CXCV.

BEAUCOUP réfléchir & parler peu, c'est le secret de beaucoup apprendre.

L'EMPEREUR Ven-Van-Djéou recevoit avec bonté les conseils des hommes éclairés; il écoutoit un bon avis de la bouche même d'un paysan : il se couvrit de gloire. Un sol fertile prodigue des semences nourricières : un bon souverain multiplie le nombre des sages.

LA foudre détruit ce qu'elle frappe ; un poids énorme écrase ce qu'il presse : mais la puissance ca-

(*) Des Conseils du mandarin Guia-Chan à l'empereur Ven-Ti, 170 ans avant notre ère. Ce morceau & les suivants sont littéralement traduits de la version russe faite par M. Léontief, d'après la langue des Manjous, que nous appelons Mantchoux.

précieuse d'un tyran est plus terrible que la foudre, & plus pesante que des millions de quintaux.

CXC VIII.

SOUVENT la puissance la plus redoutée touche au moment de sa ruine. L'empereur Chi-Hoang-Ti avoit la force du lion & la férocité du tigre; mais la colere du Ciel pour suivit la postérité de ce prince injuste. Il fit bâtir jusqu'à trois cents maisons de plaissances; rien n'égalait la magnificence de son palais, ni la beauté de ses jardins: il n'est pas resté à sa postérité une cabane couverte de chaume.

On travailla dix ans entiers à construire son tombeau. Des milliers d'hommes furent tourmentés pour élever ce monument à son

orgueil. La terre fut profondément fouillée ; l'or , le jaspe , le vernis , les perles , les pierres précieuses , furent employés à l'ornement de cet édifice ; une vaste promenade , un bois épais l'entouroient. Tant de magnificence fut prodigué pour son cadavre , & les corps de ses descendants ne furent pas couverts d'un grain de sable.

CXCIX. *

A PRÉSENT des servantes vont au marché vêtues avec la même richesse qu'affectoient autrefois les reines dans les jours de fête. Chez de simples marchands , les murs sont tapissés des mêmes étoffes qui au-

(*) Des Conseils du mandarin Gaï ou Kia-Y à l'empereur Ven-Ti , 170 ans avant notre ère.

trefois auroient vêtu les rois, & l'on voit des comédiennes & des chanteuses usurper les parures des princesses. Cependant, pour satisfaire à tant de luxe, on endure le froid & la faim; on souffre, on se livre à la rapine, au brigandage: & la profusion générale entraînera la ruine de l'état.

C C.

IL est des loix pour les enfants & pour les peres, pour les subalternes & pour les chefs, pour le peuple & pour les souverains. Mais ces loix, portées par des hommes, partagent le sort de toutes les œuvres humaines, elles ne sont pas inaltérables: si l'on néglige de les réparer & de les soutenir, elles tombent & périclent.

LE bonheur de l'état est fondé sur le respect du souverain pour les loix, sur son attention à les observer, & sur l'éducation des héritiers de l'empire. C'est d'un seul homme, dit le Chou-King, que dépend l'espoir d'un peuple entier. Le plus grand service qu'on puisse rendre à l'état, est donc de préparer de bonne heure un jeune prince à ses devoirs (1).

(1) Je crois pouvoir me permettre ici une note un peu longue, pour faire connoître l'éducation que recevoient à la Chine les fils des souverains.

Dès l'enfance du jeune prince, on plaçoit auprès de lui trois grands mandarins. Le premier avoit inspection sur sa santé; le second lui enseignoit les éléments de la

LA loi punit les fautes ; le bon ordre les prévient : les récompenses

morale, & le troisième ceux des sciences. Chacun d'eux avoit un aide, & jamais ils ne quittoient leur élève. Ils se faisoient encore seconder par des especes de précepteurs choisis parmi les hommes les plus instruits de la nation. Quand ils conduisoient le prince au temple, ils le faisoient descendre de voiture & marcher à pied devant le palais de l'empereur & devant les monuments consacrés à la mémoire des anciens souverains.

Lorsqu'il étoit entré dans l'âge viril, il fréquentoit les grands colleges où l'on enseignoit les sciences & les rites, qui font une si grande partie de l'éducation chinoise.

On remplaçoit ensuite, auprès de sa personne, les gouverneurs & les maîtres par quatre hommes d'un rang encore plus éminent. L'emploi du premier étoit d'écrire

excitent les hommes vertueux ; les peines en imposent aux méchants. Les bons souverains n'eurent pas

les actions du prince , & il avoit toujours avec lui de l'encre , un pinceau , & du papier ; le second devoit l'avertir s'il manquoit en quelque chose à la politesse & aux convenances ; le troisieme étoit chargé de lui inspirer des pensées honnêtes & utiles ; & le dernier le reprenoit publiquement , en frappant sur une espece de tambour quand il faisoit quelque faute.

Le prince avoit encore auprès de lui des aveugles & un musicien. Les aveugles lui apprenoient à chanter des cantiques moraux , & les musiciens à les accompagner du son de quelque instrument. Enfin les grands de l'empire lui donnoient chaque jour de sages conseils , & lui rapportoient ce que le peuple disoit de lui.

N'étoit-il pas à craindre que l'ennui de tant de formalités ne rendît la vertu odieuse au jeune prince ?

d'autre secret. Par l'instruction & le bon ordre, ils inspiroient insensiblement au peuple de bonnes mœurs : car le bon ordre coupe la racine du mal avant qu'il ait eu le temps de s'élever, & l'instruction affermit & nourrit les racines du bien.

CCIII.

LE prince ne sauroit écouter les conseils avec trop de circonspection. Il peut, en les suivant, il peut, en les rejetant, faire le bien ou le mal de ses sujets. Mais le bien & le mal ne peuvent rester dans un état de repos : ils prennent insensiblement de l'accroissement & des forces ; & ce n'est pas un seul jour que doit durer le malheur ou la prospérité d'une nation.

TOUT souverain veut que son peuple soit bon : mais tous ne tendent pas à ce but de la même manière. Les uns veulent y parvenir par de sages réglemens & par l'exemple de leurs propres vertus ; les autres par la rigueur & par les supplices. Ceux-ci ne corrigent pas toujours le peuple ; mais ils le font murmurer & le rendent malheureux : ceux-là répandent en même temps la joie & la prospérité dans leur empire.

LE souverain doit respecter lui-même ses propres ouvrages. Quand il a daigné décorer un homme d'une grande dignité, il doit le traiter avec distinction , afin que les peuples

soient portés d'eux-mêmes à le respecter. Si ce sujet révééré manque à ses devoirs, s'il se rend criminel, le monarque peut le dépouiller, sans doute, de ses emplois, & le priver même de la vie : mais qu'il ne le livre pas à l'opprobre ; car il risqueroit d'inspirer au peuple du mépris pour ceux qui lui commandent. L'honneur se conserve par l'honneur ; & quiconque est retenu dans l'abjection , ne servira qu'avec bassesse (1).

(1) Les anciens souverains de la Chine avoient un grand soin de ménager l'honneur de ceux qu'ils avoient élevés aux premiers emplois de l'état. Un grand qui avoit mérité la mort n'étoit ni enchaîné , ni emprisonné, ni soumis à des tortures. Lui-même, appelé par le juge au nom du mo-

LE peuple, sous les bons souverains, ne souffre ni le froid ni la faim. Ce n'est pas que ces monarques habillent ou nourrissent la nation : c'est que, par de bonnes loix, ils encouragent & protègent le cultivateur.

QUAND la misère du peuple est extrême, il devient semblable aux oiseaux de proie & aux bêtes féroces. Les murs des villes ne lui op-

narque, alloit recevoir son arrêt : lui-même se mettoit à genoux, & se donnoit la mort. On lui disoit au nom du prince : « Je t'ai toujours respecté : toi-même as causé ta perte. »

(*) D'un Avis du docteur Tcho-Tsoi à l'empereur Ven-Ti, 170 ans avant notre ère.

posent plus que de foibles barrières, les fossés les plus profonds sont contre lui de vains obstacles, & la terreur des loix ne lui en impose plus; l'horreur même des supplices ne sauroit l'effrayer, parcequ'ils sont encore moins cruels que les maux qu'il endure. Le froid, la faim entraînent l'homme à tous les crimes, & ne lui laissent plus rien voir qu'il puisse redouter. La nature elle-même, cette mere commune, ne peut alors retenir son fils : comment le prince retiendrait-il son sujet ?

C G V I I I.

L'OR, l'argent, les perles & les pierres précieuses, ne peuvent nourrir l'homme, ni le garantir du froid. Ils font la parure des monarques; on peut les cacher dans son

sein, les porter au-delà des mers, les échanger contre des objets de première nécessité. Mais s'ils procurent aux hommes ces foibles avantages, ne leur causent-ils pas les plus grands maux ? ils font prévariquer les grands, les rendent des serviteurs infidèles, de farouches oppresseurs, & les plus cruels ennemis de la nation. O monarque prudent ! préfère leur ces semences nourricières que la terre n'accorde au cultivateur qu'au prix de ses travaux assidus.

CCIX. *

CE n'est que sous de sages souverains qu'on trouve des ministres vertueux : car il faut bien que l'écho

(*) Du discours du mandarin Ban-Boa à l'empereur Siven-Ti, 73 ans avant notre ère.

110 PENSÉES MORALES
ressemble à la voix qu'il répète.

CCX. *

Les grands ont donné l'exemple de la dépravation & du luxe , & cet exemple funeste a entraîné toute la nation. Les laboureurs , dégoûtés de leur profession , ont abandonné la culture des terres ; le nombre des marchands s'est augmenté ; on a eu des étoffes du meilleur goût & du travail le plus recherché , & l'on a manqué du nécessaire ; les boutiques se sont couvertes de riches & brillantes bagatelles ; les artisans ont épuisé leur industrie à des superfluités ; chacun a prétendu à tout ; les lettrés eux-mêmes ont partagé

(*) Du mandarin Ban-Boi, dans le premier siècle de notre ère.

D'AUTEURS CHINOIS. III

la dépravation générale, & les brigands enrichis se sont vus respectés. L'infortuné vit aujourd'hui familièrement avec son égal ; demain il sera obligé de le servir. Le malheur s'est emparé de toutes les conditions, parceque toutes se sont livrées à la dissipation & à la cupidité.

CCXI. *

IL importe bien moins d'enrichir une nation que de la nourrir. C'est la subsistance qu'il lui faut, & non pas une abondance de belle monnoie. Changez, si vous le pouvez, le sable des campagnes en l'or le plus pur : mais l'or ne se change pas en aliments ; il n'arrache pas à

(*) Du mandarin Lou-Toub, dans le second siècle de notre ère.

la mort le malheureux affamé. Le peuple peut à jamais se soutenir sans argent ; mais, sans les fruits de la terre, il ne peut vivre un seul jour.

CCXII. *

ON dit que les bons empereurs n'aimoient pas le plaisir. Ils l'aimoient sans doute, puisqu'ils se sont procuré la plus douce de toutes les

(*) De l'empereur Tai-Tsoum ou Tai-Tsou, vers l'année 627 de notre ère. Il étoit fils de Chin-Yao-Ti, fondateur de la dynastie de Tam, dont tous les princes se sont accordés à modérer les tributs, & à tempérer la rigueur des supplices. Chin-Yao-Ti, neuf ans avant sa mort, résigna l'empire à son fils Tai-Tsoum, prince accompli, qui s'est accusé lui-même d'avoir fait bien des fautes, mais à qui l'histoire n'en reproche aucune. Il aimoit à recevoir des conseils ; il donnoit à sa nation l'exem-

voluptés ; celle de faire le bonheur des peuples. Ils en ont joui pendant une longue vie ; ils l'ont laissée à leurs successeurs comme un héritage. Ce sont les mauvais princes qui n'ont pas aimé véritablement le plaisir , eux qui ont empoisonné leurs jours par l'inquiétude & la crainte , eux qui ont abrégé leur vie , eux qui

ple de la tempérance & de la frugalité. Il fonda dans son palais une académie , & il eut la satisfaction d'y voir jusqu'à huit mille élèves , entre lesquels on comptoit les fils de plusieurs souverains étrangers. Il eut successivement deux épouses , qui auroient pu tenir un rang distingué parmi les lettrés. Faisant un jour un voyage sur mer :
 « Voyez , dit-il à ses courtisans ; l'eau soutient le navire & peut le submerger. Je compare le peuple aux eaux de la mer , & le monarque est le navire. »

n'ont laissé que des peines & des travaux à leurs héritiers.

CCXIII.

DANS le peu de loisir que me laissent les soins du gouvernement, j'aime à me promener dans l'antiquité : j'étudie l'histoire, je me transporte dans les temps des anciens souverains, & je me plais à découvrir les sources de leurs infortunes & de leur prospérité. Je vois que ceux qui sont tombés avoient eux-mêmes préparé leur chute : je vois qu'ils furent malheureux parce qu'ils ne savoient ni se connoître, ni recevoir des conseils. Princes, vous avez été constamment heureux quand vous avez choisi des ministres habiles & fideles : avez-vous donné votre confiance à des hom-

D'AUTEURS CHINOIS. 115
mes incapables ou méchants ? vous
en avez été punis par le malheur.

C C X I V.

UN souverain voit toujours ses
penchans satisfaits. Il veut bâtir ;
d'habiles architectes épuisent en sa
faveur leur industrie. Se plaît-il à la
chasse ? il trouve d'excellens tireurs
d'arc. Aime-t-il la musique ? il
est environné de savans musiciens.
C'est un vase dont les liqueurs qu'il
contient prennent la forme.

C C X V.

JE n'ai jamais vu que la finesse
ait pu tenir long-temps contre la
sincérité.

C C X V I.

QU'IL est aisé, qu'il est diffi-
cile de régner ! Un mauvais souve-
rain trouve l'administration facile.

Il élève de superbes palais, creuse des fossés profonds, entasse des trésors : il veut ; il est obéi : il jouit ; c'est assez : le peuple souffre ; que lui importe ? Mais que la vie d'un bon prince est laborieuse ! Il craint de fouler ses peuples ; il partage leurs peines : c'est un pere qui verse des larmes sur les maux de ses enfants. Il veut le bien , & ne peut toujours le connoître ; il cherche la vérité qui le fuit. Le peuple est comme une mer orageuse , & c'est cette mer qu'il doit domter. Toujours sa conduite est blâmée, toujours ses choix sont condamnés. Parle-t-il à quelqu'un en secret ? il fait naître les soupçons. A-t-il quelque succès ? on les impute à la fortune. Epreuve-t-il des revers ? c'est

lui seul qu'on accuse. S'il est sévère, on le dit inhumain; & s'il est clément, il ne sait pas faire respecter les loix. Rend-il le peuple heureux? les courtisans le plaignent: fait-il du bien aux grands? le peuple murmure. Voilà donc cette condition si enviée des princes! Voilà donc ce bonheur dont ils jouissent!

C C X V I I. *

C'EST du peuple que dépend le salut de l'empire. Prince, qui ne crains pas d'épuiser le peuple pour t'enrichir toi-même, tu ressembles à un homme qui couperoit sa chair

(*) Les maximes suivantes du même empereur Tai-Tsoum sont tirées de la Table Chronologique de la monarchie chinoise, par le P. Couplet, imprimée à la suite du *Confucius, sive Scientia sinensis*.

en morceaux pour se nourrir : il rempliroit son estomac ; mais le corps périroit bientôt.

C C X V I I I .

IL est quelque chose de bien plus précieux pour un monarque, que les plus riches trésors : ce sont les sages avis de ses serviteurs fideles qui l'éclairent sur les besoins de l'état.

C C X I X .

LES sujets sont les armes du prince. Si les sujets lui manquent ; à quoi lui serviront les plus riches arsenaux ?

C C X X .

UNE longue prospérité enfante la négligence & l'orgueil.

C C X X I .

IL est une chose qui doit en imposer au plus puissant des rois : ce

sont les regards de ses sujets, qui tous sont tournés sur lui seul.

C C X X I I.

LE roi n'a qu'un cœur, & ce cœur est à la fois attaqué par des milliers d'ennemis : les uns cherchent à le surprendre par l'appât de la gloire des armes ; d'autres par les délices de la volupté : ceux-ci emploient contre lui la flatterie ; & ceux-là les raisonnements perfides & captieux, la ruse, le mensonge : il compte autant d'ennemis qu'il se trouve d'hommes amoureux des honneurs & de la fortune. Monarques infortunés ! si vous êtes un instant sans défense, si vous vous abandonnez un instant aux douceurs du sommeil, comment ne serez-vous pas vaincus ?

CE qui importe le plus au souverain, c'est de trouver un ministre sincère : & au ministre, de pouvoir, sans déplaire, faire entendre au prince la vérité. Mais les rois ont l'oreille délicate ; une vérité peu agréable la blesse, & , au lieu de serviteurs fideles, ils ne trouvent que des flatteurs.

(*) De l'empereur Té-Tsoum, vers l'année 780 de notre ere. L'histoire ne parle pas de ce prince avec estime : ce n'est pas qu'il fût méchant, il vouloit même le bien ; mais il étoit foible, & s'abandonnoit à ses flatteurs.



D I S C O U R S

M O R A U X

D E

L'EMPEREUR YOUNG-TCHING.



A V I S.

Nous avons cru devoir donner entier les trois discours suivans , parcequ'ils sont inconnus , & qu'ils le seroient peut-être encore longtemps , si nous ne saisissons cette occasion de les publier. La morale qu'ils respirent leur assigne la place que nous leur accordons , & ils reçoivent un nouveau prix de la dignité de leur auteur. Nous les avons fidèlement traduits d'après la version russe faite par M. Léontief sur le texte manjour.

L'empereur Young-Tching , ou plutôt Youdjen , suivant la pronon-

ciation manjoure, est l'auteur de ces ouvrages. Il étoit fils de cet empereur Kang-Hi, célèbre, même en Europe, par ses talents & sa sagesse. Il fut le cinquième souverain de la dynastie des T'ing : c'est celle des Manjous ou Mantchoux, qui occupe le trône de la Chine depuis le milieu du dernier siècle.

C'étoit un prince sage, vigilant, généreux ; il secouroit les pauvres, réprimoit l'ambition remuante des bonzes, encourageoit l'agriculture, & faisoit observer les loix. Jamais les édifices publics, les grands chemins, les canaux qui joignent tous les fleuves de l'empire, n'avoient été

entretenus avec autant de magnificence, ni avec plus d'économie. Protecteur, ami de ses sujets, qu'il regardoit tous indistinctement comme ses fils, il ne laissa prendre à la nation dominante, dont il étoit le chef, aucune supériorité sur la nation subjuguée.

Il défendit, il faut bien l'avouer, l'exercice de la religion chrétienne, que son pere avoit protégée. Mais ce n'est pas que ce prince éclairé, qui toléroit dans ses états le mahométisme & toutes les superstitions des bonzes, eût conçu une haine aveugle contre les chrétiens. Les missionnaires des différents ordres

avoient eux-mêmes ruiné leur crédit par leurs querelles théologiques & par les procès qu'ils s'intentoient réciproquement en cour de Rome : on apprenoit en même temps que des chrétiens anglois ou hollandois, qui fréquentoient les ports, avoient encore d'autres opinions religieuses : d'ailleurs la conspiration vraie ou supposée des chrétiens contre l'empire du Japon inspiroit des craintes à la Chine : enfin l'ascendant que les missionnaires avoient pris sur les néophytes donnoit de l'ombrage au gouvernement.

« Vous voulez, leur dit Young-
« Tching, que les Chinois embras-

« sent votre religion. Votre culte
 « n'en tolere pas d'autre, je le sais:
 « en ce cas que deviendrons-nous ?
 « les sujets de vos princes ? Les dis-
 « ciples que vous faites ne connois-
 « sent que vous : dans un temps de
 « trouble, ils n'écouteront d'au-
 « tre voix que la vôtre. Je sais bien
 « qu'à présent il n'y a rien à crain-
 « dre ; mais quand les vaisseaux
 « viendront par milliers, il pour-
 « roit y avoir du désordre. »

Ces paroles, rapportées par les
 Jésuites eux-mêmes, nous décou-
 vrent les motifs qui faisoient agir
 le souverain. Les missionnaires fu-
 rent chassés ; mais l'empereur, ami

des sciences utiles , conserva auprès de sa personne les religieux mathématiciens , en leur défendant de faire des conversions.

Fils & pere d'un grand homme , & grand homme lui-même , Young-Tching donna le jour à Kieng-Long , qui est monté sur le trône en 1735 : prince célèbre par ses conquêtes dont nous avons vu graver à Paris les dessins faits à la Chine , & par l'Eloge de la ville de Moukden , poëme traduit en françois par le P. Amiot , & publié par M. de Guignes.



DISCOURS

DE L'EMPEREUR YOUNG-TCHING

AUX GRANDS DE RACE MANJOURS,

*qui le prioient d'accorder à leur
nation des prérogatives sur les
Chinois.*

VOUS voulez être distingués des Chinois par des prérogatives particulières. Ignorez-vous que tous les hommes sont également les enfants du Ciel ? le Ciel a créé les Manjours, il a créé les Chinois : tous sont égaux devant lui, & les vertus seules obtiennent à ses yeux la préférence.

Le Manjour est un homme, & le Chinois est un homme. Si vous me parlez de la différence que doivent mettre entre les hommes leurs

bonnes & leurs mauvaises qualités, ne se rencontrent-elles pas dans les individus d'une même nation ? Vous voulez , peut-être , que , dans la distribution des emplois , je ne considère que l'origine des sujets qui me seront proposés , sans avoir égard à leurs qualités personnelles ? je ne demanderai plus s'ils sont capables ; mais je m'informerai bien exactement s'ils sont ou Chinois ou Man-jours ?

Ainsi je n'emploierai donc que les derniers ? Osez-vous bien me donner ce conseil ? Ignore-t-on qu'il se trouve entre eux un grand nombre d'ambitieux , d'ames vénales , d'infraçteurs des loix , ne pensant qu'à leurs propres intérêts , & toujours prêts à tromper leur souverain ?

J'ordonne également aux sujets des deux nations qui se trouveront employés ensemble, de se comporter mutuellement comme des amis, comme des freres, de s'aider de leurs conseils, de régler, de juger les affaires d'un accord unanime, & dépouillés de toute passion.

Qu'on ne se dise plus réciproquement : Je suis Manjour, & tu es Chinois. Il est impossible à une nation de dépouiller son caractère. Les positions du globe ne sont pas toutes les mêmes ; chaque pays est vivifié par un air différent, & les influences du climat impriment à chaque nation un caractère qui lui est propre. Ici regnent certaines coutumes & se remarquent certains penchans : d'autres penchans,

d'autres coutumes règnent & se remarquent ailleurs. Les Manjours sont habiles à tirer de l'arc, & les Chinois se distinguent dans l'art d'écrire. Les hommes sont adroits & vifs au couchant & au nord; intelligents & spirituels au levant & au midi. La nature les a formés : qui oseroit, qui pourroit lui résister ? que serviroit d'employer la force pour leur ôter le penchant & les mœurs qu'elle leur inspire ? O vous qui vivez sous une même puissance, réunissez vos conseils, vos talents, vos travaux, pour le bien de l'état.

Ce qui rend les hommes égaux ; c'est que tous ont reçu le don de l'intelligence. Servez le souverain, soyez-lui fideles ; respectez vos pères, suivez les loix de la justice &

de la vérité : voilà ce que la nature prescrit à tous les hommes. S'ils écoutent sa voix, ils ne demanderont pas, avant de se choisir un ami, quelle est son origine, & de quel pays étoit son pere : ils ne loueront pas leurs propres usages pour blâmer ceux des autres : ils ne croiront pas que les mœurs de leur nation sont dignes seules de leur estime, & toutes les autres de leur mépris.

J'ose ici me rendre à moi-même un juste témoignage : en montant sur le trône, je me suis dit que le monde entier n'est qu'une maison ; que tous ses habitants ne sont qu'une même famille, & que je devois recevoir les services de tous mes sujets, sans m'informer de leur origine. Qu'ils soient zélés & fideles,

M

qu'ils soient capables de concourir à l'avantage commun, à la prospérité générale ; il suffit : que m'importe le reste ? Non , je n'admettrai jamais une distinction odieuse entre le Chinois & l'homme de ma nation. Tout sujet vertueux mérite ma confiance ; & je rejetterois le mal-honnête homme qui seroit de mon sang.

Vivez unis , aimez-vous les uns les autres , accordez-moi vos secours avec zèle , comme les pieds & les mains donnent leur secours à l'homme. Alors la maison commune portera sur des fondements inébranlables ; alors rien n'aura le pouvoir d'en altérer la paix.



DISCOURS
DU MÊME EMPEREUR
SUR LES SACRIFICES.

Vous savez qu'aujourd'hui le soleil ramene l'hiver. Je viens de célébrer le retour de cette saison par un sacrifice dans le temple du Ciel, & vous voyez combien ce jour est brillant & pur.

Ecoutez les hommes aveugles & légers : Puisque, disent-ils, les décrets du Ciel sont incompréhensibles, pouvons-nous savoir s'il reçoit favorablement nos prières ? Mortels ignorants & présomptueux ! quand le Ciel ne reçoit pas vos vœux, reconnoissez vous-mêmes que ces vœux ne sont point partis d'un cœur

sincere , & que la colere céleste vous a justement punis. (1)

Des insensés disent que le Ciel n'est qu'un air pur & vuide, bien éloigné des hommes; qu'il n'est pas vraisemblable que nos prieres s'élèvent jusqu'à lui, ni qu'il puisse remplir nos vœux. Mais pourquoi les prieres des hommes vains & stupides ne sont-elles pas exaucées? c'est qu'elles sont toujours dictées par leurs passions: c'est qu'ils demandent au Ciel de satisfaire leurs caprices: c'est qu'ils ne pensent pas que, par leurs prieres injustes, ils

(1) Ce morceau détruit le sentiment de ceux qui croient que les lettrés chinois ne réverent que le Ciel matériel: on voit ici que le Ciel admet ou rejette les vœux suivant les mérites de ceux qui l'implorent.

peuvent irriter les puissances célestes.

Le jugement du Ciel est juste : il ne protege que les hommes honnêtes, & ne laisse aucune bonne action sans récompense : toujours la peine poursuit le crime. Le Ciel est toujours présent, toujours près de nous, toujours devant nos yeux, toujours devant nos pensées. Élevons-nous vers lui nos regards ? il est là. Lui adressons-nous nos pensées ? il est là.

Il n'a point d'égard aux personnes ; il ne consulte ni les rangs ni

Il est vrai que la Chine ne manque point d'athées qui prétendent que le Ciel n'est qu'un air pur & vuide. Mais Young-Tching les traite d'insensés, & les réfute avec indignation.

la naissance ; il pèse dans la même balance les actions des rois & celles des mercénaires. Chacun reçoit suivant ses œuvres : as-tu semé du riz ? tu recueilleras du riz. As-tu semé du millet ? tu recueilleras du millet.

Toi-même es maître de ton sort : toi-même peux choisir le bien & le mal. Sonde ton cœur, scrute ta conscience : est-ce la justice, est-ce la passion qui te conduit ? Si tu fais du mal à quelqu'un, mais avec justice ; si tu le privas justement, même de la vie : tu dois espérer le bonheur, puisque tu observes la justice & les loix. Fais-tu du bien par passion ? est-ce par passion que tu as sauvé la vie à ton concitoyen ? tu ne dois attendre aucune récompense, tu dois même craindre la vengeance du Ciel.

Les passions humaines ont un empire bien plus étendu qu'on ne pense : elles ne sont pas toujours unies à l'injustice, à l'hypocrisie, à la cupidité, à l'avarice, à l'envie ; c'est par elles souvent qu'on cherche la gloire & l'honneur, qu'on obtient des éloges, qu'on acquiert de la considération, qu'on parvient aux dignités, qu'on seconde les vues du souverain, qu'on travaille à recommander son nom aux siècles à venir.

Conservez toujours la vérité dans votre cœur : donnez-lui pour garde la prudence ; rejetez la passion, observez la justice : c'est ainsi que vous plairez au Ciel ; c'est ainsi qu'il n'entrera dans votre ame aucune pensée contraire à l'équité. Le Ciel vous

protégera d'une manière invisible ,
& vous conservera le bonheur. (1)

Il me reste un reproche à vous faire. Si je vous accorde quelque récompense , si je paie vos services de quelque gratification , c'est à moi seul que vous rendez grace. Ne savez-vous pas que je ne vous donne rien qui m'appartienne ? c'est la sueur ensanglantée du peuple , c'est

(1) On voit par ce discours que les Chinois n'attendent que des récompenses temporelles pour prix de leur piété. Les Indiens, les Egyptiens, trouvoient dans les transmigrations des âmes la peine du crime , & , dans leur réunion à l'Être suprême , la récompense de la vertu. Mais les lettrés chinois, qui ont toujours négligé les idées métaphysiques, ne paroissent pas s'être élevés jusqu'au dogme d'une vie future.

la moëlle du malheureux cultivateur que je vous distribue.

On implore le souverain, on sollicite les grands, on ne pense qu'à obtenir des graces; mais on néglige d'aider le peuple, d'éclairer le cultivateur, de lui procurer l'abondance: & l'on se croit innocent! & l'on dort d'un sommeil paisible! & l'on n'éprouve pas de remords!

Notre devoir est renfermé dans un seul point: c'est de nous rendre utiles à la patrie, & de suivre les loix de la justice.



INSTRUCTION
DU MÊME EMPEREUR
A SES GÉNÉRAUX.

LE bonheur des hommes est fondé sur la tempérance & la modération. La dissipation & le luxe causent leur ruine, & les exposent aux rigueurs du froid, au supplice de la faim, à toutes les horreurs de la misère.

J'en ai moi-même la preuve dans mes Manjours. Quand leurs mœurs étoient austères, quand ils pratiquoient la continence, ils vivoient heureux, & chacun d'eux pouvoit faire à ses frais toutes les campagnes. A présent qu'ils menent une vie molle & voluptueuse, ils éprou-

vent tous les maux que l'indigence entraîne après elle.

Vous savez avec quelle vigilance j'ai pris soin des jours & du bonheur de mes guerriers : vous savez combien de loix j'ai promulguées pour régler leurs mœurs. Soins inutiles ! rien ne peut les arracher au luxe & à la dissipation.

Je les vois presque tous aujourd'hui vendre leurs maisons & tout ce qu'ils possèdent , pour se livrer à des excès de table. La dépense d'un seul repas pourroit les faire vivre plusieurs jours , & leur coûte la paie d'un mois entier. Ils se dégoûtent de ce qui faisoit autrefois leur nourriture ; ils ne comptent ni leur revenu ni leur dépense ; & aussitôt qu'ils ont reçu leur solde , elle

s'échappe de leurs mains. A peine le riz de munition leur est-il distribué, qu'ils le portent au marché & se hâtent de le donner pour ce qu'on veut bien leur en offrir.

Mais quand, après avoir tout dissipé, ils se trouveront sans ressource, de quoi vivront-ils ? ils n'auront pas même de riz. Il faudra s'habiller : mais avec quoi ? Alors commenceront les murmures : mais ils ne sauront pas même encore se repentir de leur dissipation, & lui attribuer leur misère.

Je regarde l'incontinence comme un effet de l'habitude : mais on ne peut plus la perdre quand on l'a contractée, à moins de se bien persuader qu'elle ne produit aucun bien véritable. En effet le plaisir que pro-

curent les mets ne dure que le temps qu'on les goûte.

Mais quand celui qui s'est fait une habitude de la bonne chère est obligé d'y renoncer, quand il ne voit sur sa table que du riz cuit à l'eau, il n'y touche qu'avec dégoût, il semble qu'il ne puisse avaler; & la tristesse de son front témoigne bien qu'il se croit malheureux. Il ne pense pas qu'il faut rendre grâce au Ciel pour une seule assiette de riz, s'en nourrir avec joie & reconnoissance, & que le Ciel ne manquera pas de punir, par la perte du bonheur (1), un dégoût accompagné de tant d'ingratitude.

(1) Nouvelle preuve qu'un bonheur temporel est la récompense que les Chinois at-

Je ne saurois trop vous exhorter, ô guerriers, à rejeter tout ce qui tient au luxe & à la dissipation. Si vous écoutez, si vous suivez mes conseils, vous serez un jour reconnoissants de mon zele & de mes soins pour vous; & je vous proteste en ce moment que vous me trouverez disposé à vous accorder des gratifications qui vous procureront l'aïssance & le bonheur.

O vous, princes & grands, que votre retenue serve d'exemple aux guerriers qui vous obéissent. Quand ils verront leurs chefs embrasser des mœurs plus austères, ils se corrigeront d'eux-mêmes, & ne montreront

rendent du Ciel; & que la perte du bonheur est la punition qu'ils redoutent.

bientôt que de l'horreur pour cette vie molle & désordonnée qui fait aujourd'hui leurs délices.

Je ne puis regarder mes Manjours avec indifférence. Eh ! ne serois-je pas coupable, si je négligeois d'éclairer des hommes qui sont avec moi les mêmes os & la même chair ? Comment, hélas ! garderois-je le silence, en voyant l'état déplorable dans lequel eux-mêmes se sont plongés ?

Les dissipateurs & les hommes perdus condamnent mes loix les plus justes : ils font répéter aux échos que je suis un souverain trop dur.

C'est donc une dureté de ma part d'avoir défendu l'ivrognerie, vice méprisable, qui pervertit la nature de l'homme, qui corrompt toutes

ses belles qualités, qui produit les querelles & les haines, qui entraîne après lui le malheur & la ruine ?

Est-ce dureté d'avoir interdit à mes guerriers le jeu, qui dépouille les hommes de leur fortune & même de leur subsistance, qui les réduit à la misère, qui est défendu par les loix, & qui, même sans elles, ne manque jamais d'être puni ?

Est-ce dureté de leur avoir défendu les spectacles & ces tripots publics où les dissipateurs se rassemblent en foule, & achètent un plaisir bien court, plus que ne peut leur rapporter la solde d'un mois entier ?

Est-ce dureté de leur avoir interdit les combats de coqs & de cailles ; plaisir qui distrait l'homme de toutes

pensées utiles, lui fait négliger ses affaires les plus importantes & jusqu'à ses devoirs, éteint en lui le desir de s'instruire, & le rend enfin l'esclave humble & soumis d'un vil animal ?

Est-ce dureté d'avoir empêché les violences & les friponneries ?

Est-ce dureté d'avoir défendu aux soldats de faire le service les uns pour les autres ? Convient-il au guerrier de ne pas remplir son devoir, & de sacrifier sa paie à la paresse ? Et, s'il s'agit de combattre, celui qui s'est engagé à risquer sa vie pour son camarade montrera-t-il beaucoup de courage ?

Est-ce dureté d'avoir défendu de vendre, & même d'engager d'avance, comme il se pratiquoit, le

grain de munition , subsistance nécessaire du soldat , de sa femme & de ses enfans ? Comment rachetera-t-il ensuite ce grain que la débauche lui aura fait donner à vil prix ? Il faudra donc qu'il périsse avec toute sa famille ?

Est-ce dureté d'avoir interdit les dépenses fastueuses pour les mariages & les enterrements , d'avoir ordonné à chacun de se vêtir suivant son rang , d'avoir établi une différence entre les hommes titrés & le vulgaire obscur ? Il valoit mieux , sans doute , permettre une ruine générale , pour une sotte envie de briller !

Est-ce dureté d'avoir défendu de se faire un métier des procès , d'embrouiller la vérité , de l'envelopper

de mille ruses, de rendre l'innocent criminel & le coupable innocent ?

Voilà pourtant ce qu'on me reproche ! Mais ai-je défendu quelque chose que je dusse permettre ? toutes ces interdictions ne tendent-elles pas à votre avantage ? ne les ai-je pas faites pour votre bonheur ? Vous sentez tous qu'elles m'ont été dictées par le zèle que votre intérêt m'inspire : méritent-elles que vous me témoigniez votre reconnoissance, ou que vous m'accusiez de dureté ?

Mais il n'est que des hommes perdus de vices & de débauches qui osent m'accuser : ils ne me pardonnent pas de mettre obstacle à leurs excès. Mes prétendues rigueurs, loin d'inspirer de la crainte aux hom-

mes honnêtes, ne peuvent que leur plaire.

Il me seroit aisé de faire chérir ma clémence & ma douceur aux dissipateurs, aux débauchés, aux pervers : je n'aurois qu'à les abandonner à leurs pernicioeux caprices, à leur dissolution, à leur scélératesse. Mais je ne puis être leur complice, ni voir d'un œil tranquille le malheur de mes sujets.



DISCOURS
D U M Ê M E E M P E R E U R
CONTRE LA PASSION DU JEU.*

N E forcez pas votre empereur ,
qui n'est en effet que votre pere , à
n'être plus qu'un juge.

Je vous ai souvent répété que
nous n'étions heureux que par la
vertu : c'étoit assez vous faire en-
tendre que nos vices détruisent né-
cessairement la bienfaisance , la
concorde & le bonheur. De tous
les vices , je n'en sache aucun de
plus nuisible que la fureur du jeu.

(*) Ce morceau, traduit par le P. Amiot,
a été communiqué en manuscrit à M. Dur-
faulx, de l'académie des belles-lettres. Ce
savant littérateur, qui a consacré ses ta-

Nous autres Manjourns, bons, sinceres & fecourables, autrefois attachés à nos devoirs, uniquement occupés du soin de les remplir; nous qui donnions le superflu, qui prenions sur le nécessaire pour assister les pauvres, nous étions bien différents de ce que nous sommes : nous étions généreux; nos amusements étoient honnêtes, & nos jeux innocents : tout est changé.

Moi qui vois tout, qui entends tout du fond de mon palais, & qui veille le plus souvent quand le crime ourdit sa trame dans les ténèbres;

lents à la vertu, a respecté les idées de ce discours, en les animant par un style plus mâle & plus énergique, & l'a inséré dans son livre *De la Passion du Jeu*, imprimé à Paris en 1779. On le trouve aussi dans les

moi qui, vous le savez, déteste le mensonge plus que je ne crains la mort, j'affirme qu'il n'est point de manie plus féconde en calamités publiques & secretes, que celle dont il s'agit. Oui, j'affirme qu'il n'est point d'hommes plus âpres que les joueurs, plus enclins au mal : ils se feroient horreur, s'ils se connoissoient mieux. Je les connois, écoutez donc.

Pourquoi le voleur, & le joueur qui lui ressemble à tant d'égards, continuent-ils presque toujours ? Hélas ! c'est qu'ils ont commencé.

mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres. Nous avons cru devoir adopter ici ce petit ouvrage sous la forme que M. Dufaulx lui a donnée, & dans les termes dont il l'a revêtu.

Quiconque ne sait pas résister aux premières amorces, attise un feu que bientôt il ne pourra plus éteindre. On ne joue d'abord que par complaisance, ou par désœuvrement : on ne donne que des moments au jeu, puis des heures, puis des jours, puis des nuits entières ; & c'est ainsi que la passion, s'allumant par degrés, dévore le temps, plus cher que l'or, & fait oublier les devoirs les plus sacrés.

L'habitude une fois confirmée, les joueurs ne connoissent plus, ne respirent plus que le hasard. Leur rage ne finit pas avec les aliments qui la nourrissent. Au lieu de se retirer du jeu lorsqu'ils ont tout perdu, ils y sechent d'impuissance, mais ils regardent jouer.

L'un abandonne ses fonctions publiques; l'autre néglige l'art dont il tiroit sa subsistance & celle de sa famille. Incapables de tout, ils ne rêvent qu'au jeu. Pour y suffire, ils vendent leurs maisons, leurs terres : puisqu'ils se tuent, ils se vendroient eux-mêmes; tant le desir & l'espérance les aveuglent!

Les insensés ! que veulent-ils ? qu'espèrent-ils ? nous ruiner impunément ? La ruine à ce métier est le partage du plus grand nombre : ceux qui prospèrent aujourd'hui, demain seront dans la misère. Cependant ils triomphent, ils ne doutent plus de rien, lorsqu'ils ont dépouillé quelqu'un : attendez, ils seront dépouillés à leur tour.

Malgré le succès, on les fuit,

on les déteste. Les honnêtes gens les montrent de loin , comme la terreur & l'opprobre de leur pays : Gardez-vous-en bien , disent-ils ; le besoin qui les tourmente suppose tous les vices ou les suggere.

Irafcibles , & néanmoins perfides , tantôt ils poignent pour un geste , pour un mot , tantôt ils trompent , ils poussent dans le précipice les compagnons de leurs débauches.

Quelle est la fin d'un joueur ? Demandez-le à ceux dont les amis se sont exilés de cet heureux climat ; à ceux dont les parents se sont tués pour éviter le supplice : interrogez sur-tout ces peres qui , pour avoir négligé leurs enfants , porteront jusqu'au dernier soupir le deuil de l'honneur.

Je défends le jeu. Si quelqu'un brave mes ordres, il bravera la providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie : Espérez, mais travaillez ; les plus actifs seront les mieux traités.

La nature, notre mere commune, n'a jamais abandonné ses enfants : ne les a-t-elle pas nourris à l'insu des ravisseurs de toute espèce, puisque les générations, plus ou moins florissantes, se sont toujours succédées, & que la race humaine subsiste encore ?

Si j'étois mieux secondé, le soleil ne verroit pas un pauvre dans l'étendue de mon empire. Que peut la volonté d'un seul contre les volontés ambitieuses & discordantes

de tant de millions d'hommes qui ne soupirent qu'après le superflu, dont la mesure ne se comble jamais ?

C'est ce soupir éternel, ce sont ces vœux insatiables qui font les joueurs, qui les prosternent aux pieds de leurs idoles : comme si le sort, le hasard ou le destin leur devoient des préférences ; ou plutôt comme si ces êtres fantastiques avoient des yeux & des oreilles pour les voir & les entendre.

Il est naturel, sans doute, & légitime de chercher à s'enrichir par des moyens honnêtes : l'émulation générale est au profit de tous ; aussi n'ai-je rien négligé pour la maintenir & l'augmenter.

Dès le commencement de mon

regne, je fis sentir, par des actes authentiques, que l'émulation & la liberté étoient les seuls moyens de bannir le luxe, la mollesse, les jeux de hasard; de remédier, autant qu'il est possible, à l'inégalité des richesses. Je n'oubliai pas sur-tout d'applanir le chemin de la fortune aux indigents, qui ne le sont plus que par leur faute.

J'ai fait ce que j'ai pu : quoi que j'eusse fait, je n'aurois pas triomphé des abus renaissans qu'entraînent tant de passions contraires; je n'aurois pas même garanti la prudence, des revers inopinés : mais celle-ci, bien différente de la fureur que je proscriis, fait que tôt ou tard la patience & la vertu surmontent le malheur, ou du moins le rendent vénérable.

O iij

Officiers, soldats, & vous qui m'appartenez par les liens du sang, si vous m'aimez, si vous respectez votre prince, ne soyez pas des joueurs. Chargés du soin de protéger nos frontieres, de maintenir l'ordre dans l'intérieur de mes états, vous devez l'exemple des mœurs & de la justice, dont vous êtes les soutiens.

L'honneur, le travail, l'économie : voilà les sources où vos pareils doivent puiser pour le présent & l'avenir. Vous avez votre paie, ménagez-la : quelques uns ont des terres, qu'ils les fassent valoir ; & quand les moissons seront abondantes, qu'ils songent à la stérilité.

N'allez pas cependant imiter ceux qui deviennent avares en cessant

D'AUTEURS CHINOIS. 163
d'être prodigues : jouissez, mais faites
jouir ; car vous pouvez devenir
pauvres.

Je vous ai montré ce que c'est
que la fureur du jeu : puissent mes
préceptes étouffer dans vos cœurs
cette passion qui consterne le mien !

Vous m'avez entendu. Je le dis
à regret, Manjours, il faut pour-
tant le déclarer : je punirai les in-
fracteurs quels qu'ils soient ; je les
punirai, vous dis-je, fût-ce mes
propres fils.

Pour la dernière fois, il en est
temps encore, que les joueurs se
corrigent, mais sans délai.



FRAGMENT

DE L'EMPEREUR KIEN-LONG *

S U R L A C H A S S E.

Nos ancêtres ont marché sur les traces de la vertueuse antiquité : ils ont envisagé la chasse sous les points de vue qui sont véritablement dignes du sage. Ils ont chassé pour

(*) Après avoir recueilli des pensées morales de tous les auteurs chinois qu'on nous a fait connoître , nous ne pouvions omettre l'empereur Kien-Long. Nous avons choisi dans son Éloge de la ville de Moukden le seul passage qui eût quelque rapport à notre objet, & nous n'avons fait que transcrire la traduction du P. Amiot.

Moukden , dont l'écrivain couronné a

se procurer un divertissement honnête ; ils ont chassé pour assurer aux possesseurs des champs les productions de la terre qu'ils cultivoient ; ils ont chassé pour empêcher que les bêtes qui peuvent nuire à l'homme ne se multipliasent trop ; ils ont chassé enfin pour pouvoir exercer leurs cérémonies & pratiquer leurs rites. (1)

Et qu'on ne croie pas que la chasse

fait le sujet de son poëme , est une ville des Manjours située sous le 41^e degré 50 minutes 30 secondes de latitude , & au 7^e degré 11 minutes 50 secondes de longitude , à compter du méridien de Pékin. Elle est indiquée sur quelques unes de nos cartes sous le nom de Chéniang.

(1) A chaque saison de l'année les Chinois avoient quelque cérémonie qui avoit

leur ait jamais dérobé un seul des moments qu'ils devoient ailleurs. Qu'on ne s'imagine pas qu'ils l'aient faite indifféremment dans toutes les saisons : jamais ils n'empêcherent l'utile mûrier de pousser sa tendre feuille, ni ceux dont elle fait la richesse de la cueillir : jamais ils ne manquèrent d'ensemencer la terre, de la cultiver à propos, & de faire la récolte au temps prescrit. On ne les vit point élever de hautes murailles autour d'un vaste terrain,

rapport à la chasse. Au printemps, on choisissoit les chasseurs, & on les envoyoit déterminer le lieu où se feroit la chasse : en été, on les envoyoit épouvanter les bêtes & les empêcher de nuire : & en automne, on faisoit la grande chasse pour détruire les animaux nuisibles. (Note du P. Amiot.)

D'AUTEURS CHINOIS. 167

l'agrandir ensuite , puis l'augmenter encore , pour en faire un parc immense, composé de ce qui servoit auparavant à la subsistance du peuple.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

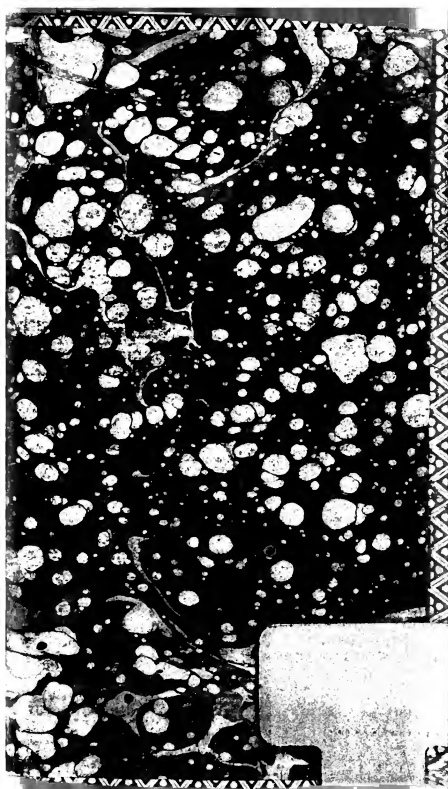
J'AI lu , par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, LA TRADUCTION DES
PENSÉES MORALES DES AUTEURS CHI-
NOIS, par M. LEVESQUE. On saura gré
au Traducteur d'avoir recueilli ces pen-
sées, la plupart d'un sens exquis, & de les
présenter avec autant de noblesse que de
précision.

A Paris, ce 19 Janvier 1782.

C U Y O T.







SIRIUS

5000

Pinch

N.